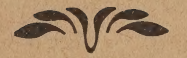
Récits missionnaires illustrés
N° 13.

FRANÇOIS COILLARD

PAR

H. DIETERLEN



PRIX : 2 fr. 50

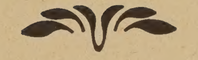
PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIVe)
1921

FRANÇOIS COILLARD

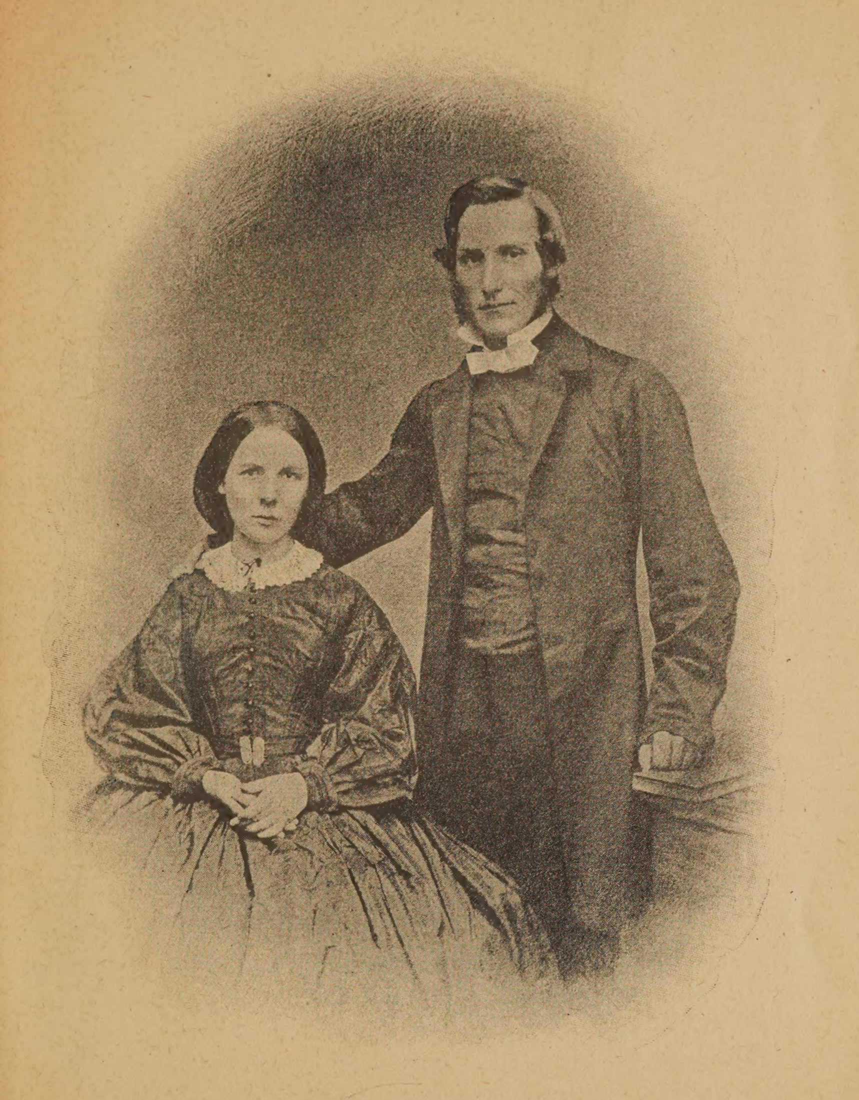
FRANÇOIS COILLARD

PAR

H. DIETERLEN



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIVe)
1921



M. et Mme COILLARD en 1862

Il y a dans le monde beaucoup plus de bien que nous n'en voyons, beaucoup plus de gens de bien que nous n'en connaissons. Dans les maisons des pauvres, des ouvriers, des paysans, comme dans les demeures de la bourgeoisie et les châteaux des riches, il s'accomplit des œuvres de charité, de piété, de dévouement et d'héroïsme infiniment plus nombreuses que l'on ne sait ; et il y existe des personnes de la plus grande valeur morale, agissant dans l'humilité, ignorées des hommes et connues de Dieu seul. Pourtant, çà et là, de temps en temps, surgissent des gens que des qualités spéciales et des circonstances exceptionnelles mettent en évidence, comme pour servir d'exemple et de stimulant à leur prochain moins favorisé. On les regarde, on les admire, on les loue ; et du modèle qu'ils offrent à l'observation et à l'imitation du grand nombre on recueille pour soi-même des leçons inspirantes et fécondes. François Coillard fut un de ces privilégiés de la sagesse et de la grâce de Dieu. Il avait été non seulement appelé à une carrière admirable, mais créé et fait pour elle dès avant sa naissance. Il eut dès son enfance la conscience et le pressentiment que Dieu l'avait élu en vue d'une carrière autre que celle à laquelle ses humbles ori-

gines semblaient le condamner. Il y acquiesça, il consacra toute son énergie à en réaliser le beau programme, et il y réussit. Qu'il nous soit permis de raconter ici, brièvement, les principaux événements de sa carrière, pour encourager chacun de nos lecteurs à constater les ressources que Dieu a déposées en lui, et à s'efforcer, quelle que soit sa position sociale, d'accomplir tout le bien et d'atteindre tout le développement moral auxquels Dieu destine et prépare chacun de ses enfants.

I

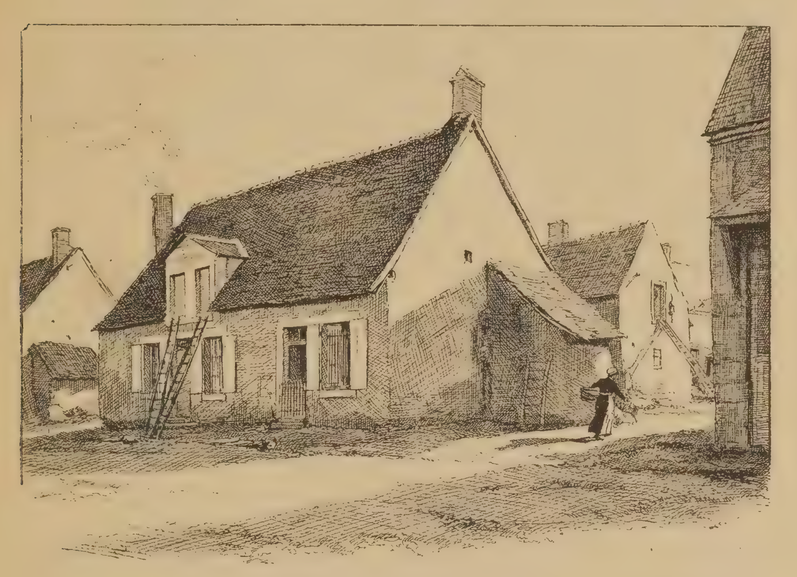
La préparation

François Coillard naquit à Asnières-les-Bourges (Berry), le 17 juillet 1834, dans une famille fortement protestante, — un bon point de départ, assurément ! — de laborieux cultivateurs possédant champs, prés, vignes et bestiaux. Mais quand, 2 ans et demi après sa naissance, son père mourut, il se trouva qu'il s'était porté caution pour des sommes considérables empruntées par des concitoyens, de sorte que sa veuve, pour faire honneur à sa signature, dut vendre presque tout ce qu'elle possédait et vivre du travail de ses mains, dans une chaumière, au service des autres. « Pas de honte à gagner sa vie », disait-elle. Vaillante et sensée, elle était charitable aussi, preuve en est le nom de « la mère Bonté » sous lequel elle était connue dans le pays.

Sa chaumière devint peu à peu un petit foyer de vie religieuse où le jeune François respirait une atmosphère saine et subissait des influences qui ne contribuèrent pas peu à développer son caractère naturellement méditatif et distingué. Certains colporteurs y avaient leur pied à terre et y tenaient des réunions d'édification où le chant de cantiques jouait un rôle proéminent, fait auquel il faut sans doute attribuer le goût qu'eut toujours M. Coillard

pour le chant sacré comme moyen d'évangélisation. Quelques publications religieuses satisfaisaient l'ardent besoin d'instruction qui dévorait ce jeune garçon, et que n'apaisaient que très imparfaitement les leçons qu'il recevait à l'école primaire. Et ne fallut-il pas qu'il fût privé même de ces leçons, sa mère ayant pris la direction de la ferme de Beauregard, dépendant du château de Foëcy, et lui-même ayant été préposé à la garde d'un troupeau de dindons. Il emportait dans les champs un Nouveau Testament, et la propriétaire du château, Mme Pillivuyt, qui faisait tous les dimanches un service religieux et une école pour son personnel, s'intéressa assez à lui pour lui donner quelques livres. Mais, pour préparer ce garçon à une carrière répondant aux qualités qui se devinaient en lui et dont sa mère avait déjà le pressentiment, il fallait qu'il pût se livrer à des études plus régulières. La Mère Bonté retourna donc à Asnières, et c'est là que François eut l'inestimable privilège de trouver un homme, ou plutôt une famille, qui exerça sur lui une influence aussi bonne que durable : le pasteur A. Bost. Cet homme de Dieu pieux, pratique, énergique, ennemi de toute routine, était aussi un musicien éminent. Il composait, paroles et musique, de beaux cantiques et en introduisait le chant dans le culte public, au grand étonnement des gens qui n'y admettaient que les traditionnels Psaumes des Huguenots. Son influence était complétée et embellie par celle de sa fille Marie, dont la profonde piété, le large cœur et le caractère enjoué faisaient une servante de Dieu de la plus grande beauté. On l'appelait Mademoiselle le pasteur et c'est tout dire. (Ah ! le beau rôle que jouent ou pourraient jouer

dans nos Eglises les femmes et les filles des pasteurs !) Et François, tout en suivant l'école et en travaillant de ses mains, subissait avec joie son influence bienfaisante et écoutait avec attention ce qu'elle disait de l'œuvre des



La Maison natale de Coillard

Missions qui, dans la famille Bost, avait des partisans éclairés et agissants.

Au pasteur Bost succéda M. Th. Guiral, dont les prédications ouvrirent l'esprit de François aux choses de Dieu, et qui voulut bien lui donner des leçons de latin. Car déjà surgissait dans la pensée de sa mère l'idée qu'il deviendrait un jour pasteur. Au prix de durs sacrifices elle lui

procurait les quelques livres nécessaires à son instruction, et l'avenir s'éclaircissait, quand, pour pouvoir vivre, il fallut accepter les propositions que fit une grande dame de « protéger » cet intéressant enfant, et cela au château de Foëcy même. Ce fut le commencement d'une période de deux ans que, plus tard, M. Coillard appela ses « années d'esclavage », tant il souffrit du contraste qui existait entre les intentions de ses protecteurs et ses propres aspirations. Il ne rêvait que livres et études ; en réalité il était « garçon de peine » et on voulait faire de lui un « bon jardinier ». De là une séparation nécessaire, qui poussa François à quitter Foëcy pour devenir domestique à la Ferté-Imbault, dans une famille anglaise, pleine de bonnes dispositions à son égard, mais n'admettant pas qu'il passe une partie de ses nuits à lire les quelques livres qu'on lui prêtait et que bientôt on lui reprit. Plus tard, ayant entendu parler d'un institut situé à Glay (Pays de Montbéliard) où l'on faisait subir une première préparation à des jeunes gens désirant devenir instituteurs, évangélistes, pasteurs ou missionnaires, il en parla à ses maîtres, qui enfin comprirent sa vraie nature et sa vocation, tant et si bien qu'en juin 1851 il quitta le château et retourna à Asnières. C'est là que, en septembre, ayant entendu le pasteur Guiral lire un appel de la Société des Missions de Paris demandant des hommes désireux de devenir missionnaires, il dit à sa mère : « Pourquoi n'en serais-je pas un ? » La bonne femme s'émut, protesta : « Pasteur, oui ; missionnaire, non », s'écria-t-elle, ce qui n'empêcha pas que, le 20 septembre 1851, François Coillard entra à l'institut de Glay, chaudement accueilli par

ses fondateurs, M. et Mme Jacquet, gens de cœur, de foi, de sagesse auxquels l'Eglise de Dieu doit un grand nombre de serviteurs. A Glay, c'était la vie simple, une vraie vie de famille tout imprégnée de piété pratique, de bonté, de confiance et de paix. Dans cette atmosphère favorable l'âme de François commença à s'épanouir, ses aspirations à se réaliser, son avenir à se dessiner quelque peu. Mais il n'avait pas encore subi la transformation que l'on appelle la conversion. Il n'avait pas le sentiment du péché, donc pas celui de la grâce de Dieu, du pardon, de l'œuvre de Jésus-Christ. Il était moral plus que religieux. Et la question que lui posa un jour Mme Jacquet : « Es-tu converti ? » le préoccupa salutairement. La vue de la vie si chrétienne des Jacquet, et la mort joyeuse d'une de leurs aides lui montrèrent qu'il y avait chez eux des ressources morales qu'il ne connaissait pas. Et la lecture d'un traité intitulé « Froment ou Paille », du pasteur anglais Ryle, provoqua en lui une crise violente, angoissante même, qui, grâce à Dieu et aux sages directions de M. Jacquet, aboutit à une complète acceptation de la dignité d'enfant de Dieu par le ministère de Jésus-Christ. Alors son cœur fut rempli de la joie et de la paix que produit la vraie foi. Et quand survint un nouvel appel de la Société des Missions, il était prêt à l'accepter ; et sa mère, après deux mois d'hésitations, lui donna son autorisation. Le sort en était jeté. Il n'y avait plus qu'à se lancer dans la carrière.

Au lieu d'aller directement à l'Ecole préparatoire des Batignolles, dont les cours avaient repris depuis plusieurs semaines, Coillard alla passer les neuf mois qui le sépa-

raient de la rentrée prochaine, chez M. Jeanmaire, pasteur au Magny-Danigon, qui voulut bien lui donner des leçons de latin et de grec. Ce fut pour le jeune étudiant un temps d'épanouissement et de recueillement, mais aussi d'une activité conforme à ses goûts et même à ses habitudes, les visites et les lectures aux malades y occupant une place prépondérante. Puis, le 21 octobre 1853, il entra à l'Ecole des Batignolles, où, avec 13 condisciples, il se trouva confié aux soins de l'excellent pasteur Louis Boissonas, dont la pensée dominante était à la fois de donner à ses élèves une solide instruction et de préparer leurs cœurs au ministère pastoral en éclairant leur piété et en leur inspirant de hautes ambitions pour leur future activité. Quoique, au commencement, très dépaysé dans l'agitation et les spectacles divers d'une grande ville, notre jeune provincial ne tarda pas à trouver de grandes jouissances en suivant les prédications de pasteurs tels que MM. Adolphe Monod, Coquerel, Verny, L. Meyer, de Pressensé et Bersier. Il goûtait fort les assemblées des Méthodistes et entrait à l'Union Chrétienne de jeunes gens, alors à ses débuts. Et sa pensée se portait sans cesse vers les Missions ; son désir était d'aller là où d'autres n'avaient pas encore apporté l'Evangile, en Nouvelle-Zélande, en Patagonie, en Turquie. Il ambitionnait donc de devenir un fondateur, — ce qu'il devint dans la suite. D'autre part, son journal intime recevait la confidence des tristesses que lui causaient sa pauvreté (« pas un sou ; des dettes ») et sa tendance à l'orgueil qui le tyrannisait ; il se livrait et se livra toujours à de pénibles analyses de soi-même, se reprochant son insuffisance spirituelle. Il était timoré. Il lui arrivait de désirer mourir...

Des circonstances suscitées par la guerre de Crimée amenèrent F. Coillard à quitter Paris pour aller à Strasbourg où, inscrit sur les registres du Séminaire protestant, il se préparait, comme élève du Gymnase, au baccalauréat ès lettres. Ce séjour dans la capitale de l'Alsace fut naturellement consacré aux études nécessaires pour passer ce redoutable examen, auquel il se présenta prématurément, en août 1855, pour aboutir à un échec complet. Mais il semble qu'il traversa là des temps difficiles, dont les souffrances doivent surtout être attribuées à l'isolement, à des déceptions à nous inconnues, et aux obstacles que rencontrait en lui-même la formation de son caractère. Il ne croyait plus à l'amitié, il ne voulait plus avoir d'amis, il décidait de vivre désormais seul. Sa santé assombrissait son caractère qui, à son tour, nuisait à sa santé. Aussi son échec au baccalauréat ne fut-il pas pour lui un grand malheur. Il en parla dans ses lettres avec bonne humeur et comme si, délivré d'une préoccupation accessoire, il pressentait des temps meilleurs et la satisfaction des besoins les plus chers à son cœur.

Avant de retourner à l'Ecole des Batignolles, il fit à Asnières-les-Bourges un séjour de 14 mois qui fut pour lui un temps de grand bonheur parce qu'il put s'y livrer à la fois à des études de théologie sous la direction de M. le pasteur Filhol et y exercer un ministère que l'on peut appeler pastoral. Leçons de chant, visites de malades, réunions d'édification, voire même prédications, remplissaient ses journées. Il obtenait de réels succès grâce à une facilité de parole qui lui permettait de parler d'abondance et qui plus tard lui valut de ses condisciples

le surnom de Chrysostome (Bouche d'Or). Et c'est après avoir ainsi exercé une vraie suffragance qu'il fut invité à entrer à la Maison des Missions, où sa préparation à la carrière missionnaire devait être enfin entreprise pour de bon et, pensait-il, menée sans accroc à bonne fin.

Après avoir été fermée pendant plusieurs années, ladite Maison se rouvrit le 27 novembre 1856 sous la direction de M. Eug. Casalis, avec 8 élèves, dont Coillard était l'aîné. Avec un maître si aimable et si aimant, avec d'excellents camarades, parmi lesquels il faut citer en première ligne celui qui fut pendant toute sa vie le plus fidèle des amis, Adolphe Mabille, Coillard était épanoui, heureux, plein de hautes ambitions et d'espérances justifiées. Il se plongeait sans réserve dans les études, qu'il aimait passionnément... Et soudain se produisit un changement aussi complet qu'imprévu : le missionnaire Daumas, repartant pour le Lessouto, devait y amener un ou deux missionnaires pour renforcer le personnel de cette mission. Le choix du Comité se porta sur Coillard, dont la maturité, la piété, l'expérience et les qualités suppléaient aux lacunes de son instruction. A l'appel que lui adressèrent les Directeurs il répondit affirmativement, non sans de grandes luttes intérieures, non sans prononcer le mot de sacrifice qui répondait réellement aux circonstances. Sa consécration eut lieu à l'Oratoire, le 24 mai, puis il fallut traverser la douloureuse période des adieux, se séparer pour toujours d'une mère qui n'avait jamais entièrement accepté que son fils devînt missionnaire au lieu de pasteur. Ce n'est que le 2 septembre que, embarqués sur un voilier appelé *Le Trafalgar,* MM. Daumas et Coillard s'engagèrent sur la vaste mer, et il leur

fallut 66 jours d'une navigation plus ou moins accidentée pour arriver à la Ville-du-Cap, où ils débarquèrent le 6 novembre 1857.

La période de préparation du jeune missionnaire était terminée, Il avait eu une jeunesse très difficile, et ce n'était qu'à travers les plus grands obstacles et au prix des plus rudes efforts qu'il était arrivé à une précoce maturité et à la possession de ressources morales de premier ordre, nécessaires pour la longue et brillante carrière qui s'ouvrait devant lui. C'est grâce à elles qu'il eut le rare privilège de fournir deux vies missionnaires : l'une de 20 ans, au Lessouto, l'autre, également de 20 ans, sur les bords du Zambèze, dont nous allons maintenant raconter les principales péripéties.

II

La carrière au Lessouto

A peine débarqué à la Ville-du-Cap, F. Coillard fut mis à l'école de la patience, cette modeste mais si nécessaire vertu au sujet de laquelle on dit avec raison : « Quand on arrive en Afrique avec de la patience, on la perd ; quand on y vient sans patience, on en acquiert ». Ce ne fut qu'au bout de trois mois de préparatifs que la caravane missionnaire, installée dans de lourds chariots traînés par 12 ou 14 bœufs chacun, prit le chemin du Lessouto. Aux difficultés matérielles inhérentes à un si long voyage à travers des régions en partie désertes et brûlées du soleil s'ajoutaient de douloureuses préoccupations causées par les nouvelles qu'on recevait du pays où l'on allait. La guerre sévissait entre les Bassoutos et leurs voisins les Boers (prononcez « Bours » et pas Boërs »), qui avaient fondé dans le voisinage et partiellement au détriment des Noirs une république appelée Etat Libre de l'Orange. Les Bassoutos avaient subi de graves échecs. Des stations de la Mission française avaient été détruites. Des villages en ruines, les populations dispersées, une œuvre religieuse désorganisée, voilà le triste spectacle qui s'offrit aux regards du jeune Coillard, et qui aurait pu décourager un homme moins bien trempé que lui. Il com-

mença, dès son arrivée, par visiter ses nouveaux collègues et leurs Eglises, et se mit avec ardeur à l'étude de la langue des Bassoutos, comme il l'avait déjà fait pour la langue anglaise, à bord du *Trafalgar* et à la Ville-du-Cap, — travail que sa grande facilité pour apprendre les langues lui rendit aisé et fructueux.



Le presbytère de Léribé

Puis vint la réunion de la Conférence annuelle des missionnaires, dont la tâche principale, à l'issue de la guerre, était de bien se rendre compte de l'état de leur œuvre et d'aviser aux moyens d'en réparer les brèches et de lui donner une nouvelle impulsion. Elle se réunit à Hermon

et eut, entre autres devoirs, à assigner à Coillard un poste où il ferait ses débuts. Tout en reconnaissant sa jeunesse et son inexpérience des choses d'Afrique, les missionnaires eurent tellement le sentiment que sa foi et son énergie le soutiendraient dans une entreprise difficile qu'ils le chargèrent de fonder, dans le Nord-Est du Lessouto, une nouvelle station en plein pays païen et dans le voisinage immédiat du chef Molapo, second fils du roi Moshésh, et résidant à Léribé : Molapo, Léribé, deux noms autour desquels gravita pendant 20 ans la vie de Coillard, un homme et une localité qui lui firent connaître toutes les joies et toutes les peines que recueille un serviteur de Dieu dans l'accomplissement de son ministère, en Afrique et ailleurs. Molapo, Léribé, une école dont les dures leçons lui inculquèrent ou développèrent en lui, les qualités sans lesquelles, à vues humaines, il n'aurait jamais pu entreprendre et réaliser la fondation de la mission du Zambèze.

C'est à la fin de février 1859 qu'eut solennellement lieu son installation. Une fois la fête passée, il resta seul en face de difficultés matérielles et morales qui éprouvèrent rudement son cœur si sensible et si aimant. C'est dans le village même de Molapo, au milieu d'une population se livrant à tous les vices et à tous les débordements des fêtes païennes, qu'il arrêta le chariot encombré de caisses qui lui servait de demeure et qui fut ensuite remplacé par une hutte construite en branches d'arbres et en roseaux. Plus difficile encore était la question de la nourriture. Le gros des travaux de cuisine retombait sur lui. Sans doute, la principale femme de Molapo, autrefois chrétienne, mais ramenée au paganisme par son mari, lui aussi, pour un

temps chrétien, mais retourné au paganisme le plus intransigeant, s'intéressait à lui avec la bonté simple et maternelle qui la caractérisa jusqu'à sa mort. (Elle s'appelait Lydia Mamousa, c'est-à-dire Lydia la Mère-de-la-Bonté, chose touchante, comme la mère de Coillard s'appelait la mère-Bonté !). Elle lui envoyait de temps en temps une tasse de lait, une citrouille, du pain. Mais rustique était la vie du jeune missionnaire et maigres ses repas, et pénible aussi sa solitude jusqu'au jour où, au retour d'une visite à la station de Bérée, il en ramena un jeune homme appelé Makotoko, qui s'attacha à lui et devint, pour la vie, son véritable ami, le confident de ses pensées et le meilleur collaborateur pour ses travaux littéraires, en particulier pour la composition de ses cantiques et pour la traduction de la Bible.

Une chaumière de 25 pieds de long sur 10 de large vint s'ajouter à la hutte des premiers jours et fut solennellement inaugurée, recevant le nom d'Ebénézer, choisi dès longtemps par Coillard, mais qui ne réussit jamais à se substituer à celui de Léribé que porte encore aujourd'hui la station, quoique transportée plus tard à 2 kilomètres de son emplacement primitif. Mais à côté des travaux matériels si nombreux, Coillard ne tardait pas à fonder une école pour les enfants et donnait ses soins pastoraux aux 4, puis aux 7 chrétiens qui alors formaient l'Eglise de Léribé. Il aimait aussi s'asseoir dans l'enclos de roseaux où les hommes bassoutos passent leurs journées ; il les écoutait parler, pour apprendre leur langue et se familiariser avec leurs coutumes et leur tournure d'esprit, grâce à quoi il arriva rapidement à s'exprimer, voire même à

prêcher, dans cette langue, avec une aisance et une correction qu'aucun de ses collègues n'a réussi à surpasser. Disons de suite que cette parfaite maîtrise de la langue favorisa singulièrement l'emploi des remarquables dons qu'il possédait non seulement pour la prédication, où il excellait, mais aussi pour les travaux littéraires tels que la composition ou l'adaptation de très nombreux cantiques et de fables, la traduction de plusieurs livres de la Bible et d'autres ouvrages religieux, — travaux auxquels il se livra jusqu'à la fin de sa vie et même dans les circonstances les plus défavorables.

L'isolement dans lequel il vivait et que n'interrompaient que d'assez fréquentes visites à des collègues, allait prendre fin. La question du mariage s'était souvent présentée à son esprit et, après avoir examiné les avantages et les inconvénients du célibat, il avait conclu en faveur du premier et fait les démarches nécessaires pour obtenir la main d'une personne qu'il avait remarquée à Paris, Mlle Christine Mackintosh. C'était une jeune Ecossaise, fille d'un pasteur baptiste, douée d'une grande indépendance de caractère et d'idées, d'une puissante volonté et d'une instruction très étendue. Très jeune, elle avait manifesté un grand intérêt pour les Missions, mais elle n'était arrivée à la pleine possession personnelle de la foi chrétienne qu'après avoir traversé, comme l'avait fait Coillard, une intense crise morale, à l'issue de laquelle elle put enfin saisir l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Elle se voua à l'enseignement, vint à Paris en 1857 pour y être gouvernante et y rencontra, par hasard peut-être, mais plus probablement grâce à l'intérêt que lui portaient cer-

taines dames soucieuses de la marier, François Coillard, dans le cœur duquel son image s'imprima sans qu'il se sentît libre, avant de partir pour l'Afrique, de la demander en mariage. Ce n'est qu'après avoir fait ses expériences de Léribé qu'il comprit que, dans l'intérêt de son œuvre autant que pour son propre bien, il est bon qu'un missionnaire soit marié. Une première demande qu'il adressa à Mlle Mackintosh ne fut pas agréée. Mais 18 mois plus tard arriva le oui tant désiré (juillet 1860). Alors commença pour lui une vie de bonheur où sa nature pieuse, sentimentale, poétique et artistique s'épanouit dans sa correspondance et son journal intime en effusions de reconnaissance et d'espérance. La fiancée arriva à la Ville-du-Cap le 24 janvier 1861, le mariage eut lieu peu après, et le 9 juillet, Coillard rentra à Léribé avec sa jeune femme qu'accueillirent avec joie, et en l'appelant leur mère, les chrétiens et les païens du village et du district. Pourtant, l'acclimatation à une vie si différente de celle qu'elle avait menée auparavant fut difficile à la nouvelle arrivée. Elle souffrit de la nostalgie et se plongeait dans la lecture de son journal d'enfance, ce qui aggravait encore sa souffrance. Puis, un jour, elle comprit qu'elle s'exposait à succomber à ces faiblesses et à arracher son mari aux devoirs de sa vocation. Elle jeta au feu tous ses souvenirs d'un passé qui nuisait au présent et à l'avenir et dit à son mari : « Tu ne me verras plus pleurer sur ces choses-là ». Et ce fut le bonheur parfait.

Et ainsi commencèrent quatre années d'une existence laborieuse, d'une vraie vie de pionniers, les travaux matériels accaparant des heures qu'on eût préféré consacrer à

des occupations plus spirituelles, sans toutefois empêcher le couple missionnaire d'évangéliser les païens et de fonder une école pour les enfants que voulaient bien leur confier les païens du voisinage. Mais quels déboires ! Un jour de Noël, après la fête que les Coillard avaient faite à leurs écoliers, le chef Molapo, ombrageux, vindicatif, jaloux, craignit que cette école ne gagnât les enfants au christianisme, qu'il détestait. Il en retira tous les siens ; ses sujets l'imitèrent. Ce fut pour un temps la ruine de cette belle œuvre. Mais plus tard, sentant que c'était une erreur que de s'établir dans le village même d'un chef, le missionnaire alla commencer une station définitive à 2 kilomètres du Léribé de Molapo, à Maoana-Masoana (c'est-à-dire « les petites cavernes blanches »), qui est encore aujourd'hui le Léribé des missionnaires. L'école fut rouverte, en plein air, bien entendu, et ne tarda pas à compter 40 élèves. Et déjà s'esquissait, dans la pensée de Coillard, l'idée de fonder une école supérieure pour les garçons, idée que Molapo et ses gens approuvèrent et à la réalisation de laquelle ils promirent leur concours, mais qui ne fut jamais réalisée ni par M. Coillard, ni à Léribé. En attendant, les premières mesures étaient prises pour la construction d'un temple, dont l'achèvement ne put avoir lieu que 7 années plus tard, et d'une maison d'habitation, qui ne devait être terminée qu'en 1874.

Entre temps, l'œuvre missionnaire se développait normalement, et elle prenait un nouvel essor grâce à la visite et aux conseils du Docteur Duff, missionnaire écossais, fondateur et directeur de l'instruction publique en Inde. Il encouragea fortement les missionnaires, réunis en Conférence à

Carmel en avril 1864, à favoriser les aspirations de leur collègue A. Mabille qui voulait que les Eglises du Lessouto fondassent une mission plus au Nord, et à augmenter considérablement le nombre des évangélistes et des instituteurs indigènes de leur propre pays. Comme on lui répondait que l'on n'avait pas d'hommes capables d'accomplir pareil travail, il répondit par un mot qui contenait tout un programme : « Si vous n'en avez pas, faites-en. » Pour en « faire », il fallait fonder une école supérieure, dont du reste on parlait depuis 17 ans sans aboutir à rien. Il fut décidé qu'elle serait établie à Morija, et que la direction en serait confiée à M. et Mme Coillard, qui semblaient posséder toutes les qualités requises pour une entreprise de ce genre. Ils n'y consentirent que l'année suivante et allaient s'engager dans cette voie nouvelle et imprévue quand éclata de nouveau, entre les Boers et les Bassoutos, une guerre, qui changea complètement la face des choses en ce qui concerne les Coillard.

La guerre de 1857 n'avait pas définitivement réglé toutes les questions qui causaient entre les deux peuples une hostilité latente et incurable ; et les essais de conciliation qu'avaient faits les autorités anglaises de la Colonie du Cap n'avaient abouti qu'à encourager les Boers à prendre vis-à-vis des Bassoutos certaines mesures vexatoires qui devaient nécessairement provoquer des représailles. D'autre part, une incursion qu'avait faite dans la Colonie de Natal le chef Lésaoana compliqua encore une situation déjà dangereuse, qui ne fut rétablie que grâce à une sage intervention de M. Coillard auprès des autorités de ce pays. Quant aux Boers, ils déclarèrent la guerre aux Bassoutos et ce fut,

pour les uns et les autres, et pour les missionnaires, le commencement d'une longue période de souffrances et de désastres. Les Coillard avaient décidé de rester coûte que coûte à leur poste, mais au prix de quelles privations !

Leurs provisions épuisées ne pouvaient être renouvelées. Leur station était envahie par des réfugiés affamés, éperdus, dénués de tout. Ajoutez à cela que Coillard fut saisi, dans la station de Bérée où il s'était rapidement rendu pour y chercher un courrier d'Europe, d'une très grave maladie qui mit sa vie en danger et dont il garda longtemps les traces dans sa santé, qui jamais n'avait été bonne. Et puis ce fut l'exil. Bien que Molapo eût lâchement séparé sa cause de celle de la nation et passé, lui, ses gens et son territoire, sous la dépendance des Boers, M. Coillard reçut, comme ses collègues et leurs familles, du gouvernement de l'Etat Libre, l'ordre de quitter le Lessouto. Le 2 avril 1866 cinq charriots amenés par des Boers vinrent enlever le missionnaire, ses biens, ses serviteurs, et les transportèrent à marches forcées dans la Colonie de Natal, non sans que certains Bassoutos missent au pillage, en leur présence, la station et les chèvres des Coillard, non sans que le perfide et rapace Molapo déclarât qu'il allait s'installer dans leur station pour toujours. Fatigués, malades, presque désespérés, les expulsés trouvèrent auprès des missionnaires anglais et américains et d'autres chrétiens encore l'accueil fraternel, respectueux et compatissant que méritaient leurs infortunes aussi bien que leurs personnes sympathiques, nous allions dire fascinantes. Ils jouirent d'un repos bienfaisant et réparateur. Mais sans cesse se posait cette question : « Que faire ? Aller dans l'île Maurice, où se trouvent

tant de descendants de Français ? S'établir à Natal même pour évangéliser les nombreux Bassoutos qui y demeurent ? Retourner au Lessouto ? » Et comment n'auraient-ils pas préféré à toute autre éventualité, celle de rentrer à Léribé, où ils avaient, bien malgré eux, laissé, outre l'Eglise grandissant en nombre et en qualité, 4 annexes et 5 écoles, un beau jardin récemment défriché et planté de nombreux arbres, et les fondations posées du temple projeté, — cérémonie bien préparée et très réussie à l'issue de laquelle on avait reçu, comme collecte, 180 francs en argent, 3 poules, 2 cochons, 13 têtes de bétail et 88 chèvres et moutons.

Mais en attendant que les circonstances indiquassent elles-mêmes la décision à prendre, les Coillard acceptèrent d'occuper la station américaine d'Ifoumi, pour y diriger l'école et l'église des Zoulous. La langue des Zoulous, ils l'ignoraient ; mais tels étaient les dons que Coillard possédait pour la linguistique et telle son ardeur à l'étude qu'au bout de 3 mois il pouvait faire son premier sermon en cet idiome et être compris. D'autre part, il possédait si bien l'anglais qu'il lui était facile de prendre la parole dans les assemblées des Blancs, et cela avec de très enviables succès. Il noua partout, dans les villes, dans les campagnes, et jusque dans les hautes sphères de l'Administration, des connaissances et des amitiés précieuses, toujours prêt à nourrir dans leur commerce son intelligence et son cœur, toujours prêt à leur faire part des trésors dont toute sa personne était remplie. Depuis son mariage surtout, il était l'homme arrivé à pleine maturité, distingué, instruit, aimant tout ce qui est beau et bon, un homme du monde et un homme de Dieu. Il savait qu'il l'était et en jouissait. Et

son œuvre y gagna des partisans zélés et des aides généreux.

Finalement, la situation du Lessouto s'améliora. Malgré la guerre, malgré l'expulsion des missionnaires, les chrétiens indigènes, stimulés par leurs évangélistes, continuaient à se réunir quand ils le pouvaient ; et de nombreux païens se convertissaient. Les hostilités tiraient à leur fin, et le Gouvernement anglais se décida enfin à prendre sous son Protectorat le pays des Bassoutos, dans sa presque totalité. L'horizon s'éclaircissait pour les Coillard. Le retour au Lessouto était possible, probable même. Mais M. Coillard fut invité par ses collègues à aller occuper dans les pays à l'Ouest du Transvaal, pas loin de Kourouman, la station de Motito, fondée par la Société de Paris en 1831, et privée de missionnaire depuis 2 ans. C'était un voyage de 700 kilomètres à faire, en hiver, au lent pas des bœufs ! On dut quitter la Natalie (le 4 juillet 1868), faire une rapide visite à Léribé pour y célébrer une belle fête de baptêmes, et on arriva, épuisés, à Motito, le 19 septembre.

De ce séjour à Motito, nous ne parlerons que brièvement. Il fallut relever cette Eglise abandonnée à elle-même, et Coillard y réussit, et faire la connaissance des Blancs du pays, magistrats, négociants et missionnaires. Quelques-uns de ces derniers avaient exploré les rives du Zambèze et parlaient de peuples appelés Barotsi et Makololo, dont la langue était la même que celle des Bassoutos, et que les chrétiens du Lessouto pourraient facilement évangéliser. Il ne devait pas se passer de longues années avant que ces renseignements produisent leurs fruits. Pour le moment, il ne s'agissait pour les Coillard que d'une chose : retour-

ner à Léribé et y reprendre leur travail si longtemps interrompu. Et ce vœu se réalisa le 9 mai 1869.

Cette fois-ci, pensaient-ils, l'ère des incessants déplacements est close ; nous ne serons plus étrangers et voyageurs sur la terre des vivants ; nous pourrons faire une œuvre de longue haleine et en recueillir les fruits. En effet, ils trouvèrent à Léribé beaucoup de ruines matérielles et morales, mais aussi de très grands encouragements. Et bien que la guerre franco-allemande de 1870 rendît difficiles la vie et les travaux des missionnaires, Coillard se lança dans la construction du temple de Léribé, si longtemps différée, et que le manque de fonds dont souffrait la Mission rendait quasiment impossible. Il recourut aux amis qu'il s'était faits en Natalie et ses appels ne restèrent pas sans écho ; la Conférence du Lessouto, tout en lui reprochant de faire des dépenses exagérées, lui fournit ce qu'elle pouvait réunir de fonds. Tant et si bien que le 28 mai 1871, eut lieu, avec une grande solennité, la dédicace de ce spacieux et élégant édifice, avec le concours de 6 missionnaires et leurs familles, de centaines de chrétiens accourus d'autres Eglises, et en présence de multitudes de païens, chefs en tête. De beaux cantiques composés par Coillard et chantés par des chœurs bien stylés, le baptême de 26 catéchumènes et la participation à la sainte Cène de 300 chrétiens ajoutèrent à la fête un charme et une grandeur exceptionnels. Ce fut un des plus beaux jours de la vie de Coillard, un « magnifique Ebénézér », écrivait-il alors à M. Mabille.

La construction de la maison missionnaire pouvait maintenant être entreprise et fut terminée en 1874 ; mais les Coillard, on le verra dans la suite de ce récit, ne devaient l'occuper que 3 années.

Pendant ce temps, la Mission progressait. D'importants renforts lui étaient arrivés de France. L'Eglise se consolidait et les missionnaires y introduisaient le régime synodal, pour en assurer la marche uniforme et en particulier l'unité des règles de la discipline ecclésiastique si nécessaire pour faire l'éducation morale des chrétiens issus du paganisme et leur apprendre à discerner ce qui, de leurs coutumes nationales, était compatible avec la foi chrétienne et ce qui devait être abandonné. Deux Synodes eurent lieu, dans lesquels Coillard, devenu l'un des plus considérés des missionnaires, joua un rôle important, et au cours desquels furent votées des lois claires et rigides établissant la ligne de conduite que devraient désormais suivre les chrétiens, mais dans la confection desquelles les missionnaires, entraînés par une conception exagérée de leur autorité et par une idée trop théorique des droits de l'Eglise, commirent la faute d'établir prématurément des règlements qui heurtaient de front les intérêts et les passions des chefs et de leurs gens. Une vive opposition, dont Molapo était l'un des protagonistes, troubla la satisfaction des missionnaires et suscita à leurs paroissiens de vraies persécutions. La vie de l'Eglise fut profondément troublée et Coillard traversa de ce chef une de ces crises de découragement qu'il eut à diverses périodes de sa vie, mais dont une fois de plus, il sortit vainqueur et rassuré.

L'année 1875 ne fut marquée par aucun événement extérieur de grande importance, mais elle amena Coillard au développement complet de sa personne morale, et cela grâce à l'influence d'un homme dont la parole et l'exemple étaient faits pour inspirer les âmes qui s'ouvraient à lui.

C'était le major Malan, petit-fils du pasteur César Malan, un ancien officier de l'armée anglaise qui, après avoir guerroyé en Crimée, en Inde, était devenu « soldat du Christ », disait-il, et, vivant de la Parole de Dieu, s'adonnait sans réserve, à la tâche d'évangéliste. Il croyait au retour imminent du Seigneur, ce qui donnait à sa piété une candeur, une joie et une énergie extraordinaires, et une grande originalité. Il arriva à Léribé le 25 décembre 1874, et dès ce jour s'établirent entre lui et les Coillard une communion, une amitié, une intimité qui furent pour eux une abondante source de bonheur et d'activité. L'Eglise de Léribé reçut sa part de bénédictions : des chrétiens endormis se réveillèrent, des païens se convertirent, l'œuvre d'évangélisation s'accentua et 3 nouvelles annexes furent fondées. Heureux l'homme dont le passage dans la vie des autres laisse des traces bienfaisantes et permanentes.

Pour couronner le travail fait par le major Malan dans tout le Sud de l'Afrique, des réunions spéciales furent, sur son initiative, organisées dans la ville de King-Williamstown (Colonie du Cap), pour l'approfondissement de la piété, de la connaissance des Ecritures et pour la prière. MM. Mabille et Coillard, que ne découragèrent pas 140 lieues à faire rapidement à cheval, coururent au rendez-vous. On traita à fond des paroles telles que celles-ci : « Toute la divinité habite en lui corporellement... » « Vous êtes rendus parfaits en lui »... etc. Le but visé était d'atteindre un plus haut degré de la vie chrétienne, comme il était celui des réunions dites de consécration qui, à cette époque, remuaient les Eglises d'Europe. Pasteurs et laïcs, hommes d'affaires et ouvriers, y assistaient en foule. L'œuvre des Missions y était en honneur. Ce fut

pour MM. Mabille et Coillard « les sommités ensoleillées du Thabor de la vie chrétienne, qu'on nous avait toujours représentées comme inaccessibles ; nous avions eu comme une vision du Seigneur ».

Le voyage de retour fut marqué par un incident que nous raconterons dans les termes mêmes dont se servit Coillard pour le relater, et dont les conséquences ne tardèrent pas à se manifester. C'était pendant que MM. Mabille et Coillard, avec le Major Malan, chevauchaient à travers les territoires de la Colonie du Cap, en route pour le Lessouto : « Nos projets d'extension de la Mission qui attiraient partout l'attention et excitaient le plus vif intérêt nous préoccupaient vivement. C'était là le thème de nos entretiens avec notre digne ami. Un jour nous traversions la rivière Key. Cédant instinctivement à un besoin irrésistible de nos cœurs, nous mîmes pied à terre et là, à genoux sous ces arbrisseaux que je vois encore, nous nous consacrâmes tout à nouveau à notre Maître et nous jurâmes fidélité dans la vérité. Moment solennel et inoubliable. Remontant en selle, le Major lançait son chapeau en l'air en s'écriant : « Trois soldats prêts pour la conquête de l'Afrique » ! Et donnant de l'éperon, il galopait en avant. Et nous disions, Mabille et moi : « Oui, des soldats, et avec la grâce de Dieu nous serons fidèles jusqu'à la mort ! » Vingt ans après, Coillard, parlant de cet incident, disait : « Ce sont là, en ce qui nous concerne, les vraies origines de la Mission du Zambèze, comme aussi un nouveau point de départ dans notre vie chrétienne. » Ces paroles nous placent au seuil même de la troisième période de la vie de M. Coillard, à la seconde partie de sa carrière missionnaire, à la fondation de la Mission du Zambèze.

Mais avant de le franchir, rendons-nous compte des résultats qu'avaient produits les 20 années que M. Coillard avait passées au Lessouto et les grands travaux auxquels il avait consacré toutes les ressources dont sa riche nature était si abondamment pourvue. En dépit des circonstances adverses, en particulier des fréquents et longs déplacements que nécessitèrent les événements, il avait fondé et développé la grande et belle paroisse de Léribé, dans le district de laquelle 8 annexes avaient été établies par lui, chacune avec son école primaire. Il y avait reçu dans l'Eglise cent vingt membres, et de nombreux catéchumènes recevaient régulièrement une solide instruction religieuse. Son œuvre était en pleine prospérité et, après son départ, ne cessa jamais de se développer, sous la direction de ses successeurs. La paroisse de Léribé dut au cours des ans, être découpée pour en former plusieurs autres, celles de Qalo, de Cana, de Pitseng, de Pèka et de Kouéneng, les unes et les autres en plein rapport aujourd'hui. Et par son influence dans les conseils de la Mission, par la parole et par la plume, il avait acquis une légitime notoriété au Lessouto et dans les contrées avoisinantes, faisant ainsi honneur au Protestantisme français, dont il était un si remarquable représentant, et à la France, dont il possédait quelques-unes des plus précieuses qualités. Il semblait devoir récolter les fruits de ses labeurs et consacrer paisiblement au Lessouto les trésors de ses talents, de son expérience et de sa foi. Mais l'avenir lui réservait de tout autres destinées, et une nouvelle carrière, plus ardue que la première, s'ouvrait devant lui, comme nous allons le raconter dans la suite de cet opuscule.

III

La carrière au Zambèze

Nous avons déjà dit comment, dès son arrivée au Lessouto, M. A. Mabille avait eu la pensée que l'Eglise de ce pays pourrait un jour envoyer aux peuples de l'intérieur de l'Afrique l'Evangile et ses bienfaits, cette entreprise devant devenir pour elle une source de vie et un fort stimulant de sa piété. Cette idée avait peu à peu fait son chemin dans l'esprit de ses collègues ; les chrétiens bassoutos s'y intéressaient et se déclaraient prêts à faire les sacrifices nécessaires pour la réaliser. Quand en mai 1873 M. et Mme Mabille, avec M. et Mme P. Berthoud, de la Mission romande, firent dans le Nord-Est du Transvaal un voyage destiné à chercher pour celle-ci un champ d'activité à elle, M. Mabille arriva sur les bords du fleuve Limpopo, au delà duquel vivaient de grands peuples encore peu connus et complètement païens. Le missionnaire hollandais du Cap Hofmeyer, demeurant près du Limpopo, lui conseilla fortement de choisir pour objectif des chrétiens Bassoutos la tribu des Banyaï, qui lui semblait d'un accès facile. Et M. Mabille, avant de reprendre le chemin du Lessouto y envoya en éclaireur l'évangéliste Asser Séhahabané, avec mission de recueillir sur les Banyaï tous les renseignements possibles et nécessaires. De cette exploration Asser était

revenu avec la conviction qu'il fallait sans tarder entreprendre cette nouvelle œuvre, conviction qui gagna les missionnaires eux-mêmes. Les Eglises du canton de Vaud fondèrent, avec le concours d'évangélistes bassoutos, la mission aujourd'hui si prospère des Spélonken, chez les Makoapa, et le Comité de Paris autorisa la Conférence du Lessouto à entreprendre l'évangélisation des Banyaï. Il fut décidé, en février 1875, que 4 évangélistes et leurs familles, hommes d'expérience et de bonne volonté, seraient envoyés en mars 1876 pour défricher ces terres incultes et stériles. Mais le Gouvernement de la République Sud-africaine (appelée aujourd'hui Transvaal) ayant refusé de laisser passer les évangélistes noirs à travers son territoire, il fallut tourner cette difficulté en leur adjoignant un missionnaire blanc qui leur servirait en quelque sorte de passeport. Et M. H. Dieterlen partit avec eux en cette qualité (avril 1876), non pourtant sans qu'il ait été question de confier ce rôle à M. Coillard lui-même qui, à ce moment, après 20 ans de travail et malgré la mort de sa bonne mère, survenue tout récemment, se préparait à aller en France pour un congé bien mérité.

L'expédition Dieterlen aboutit à un échec complet, alors qu'elle était encore bien loin de son objectif. Elle fut arrêtée à quelques lieues au delà de Prétoria, la capitale de la République sud-africaine, par les autorités des Boers, à cette époque très hostiles aux noirs et aux Missions ; et, après des pourparlers prolongés, mais stériles, elle reçut l'ordre de quitter le pays par la route même qu'elle avait suivie pour y pénétrer. Elle retourna au Lessouto très affligée d'une retraite dont elle n'était pas responsable et

sur laquelle il ne pouvait être question de rester. Il fallait à tout prix continuer à chercher pour les Eglises du Lessouto le champ de travail désiré par elles et l'on savait que M. Coillard était disposé à se charger de cette grande entreprise. Aussi ses collègues n'hésitèrent-ils pas à lui adresser un appel catégorique qui impliquait pour lui de très grands sacrifices : l'ajournement à une époque indéterminée de son congé en Europe, le départ de ce Léribé tant aimé, et toutes les peines qu'implique nécessairement un voyage d'exploration dans des pays en majeure partie inconnus et dangereux. Mais, après mûre réflexion, en pleine connaissance de cause et avec l'énergie qui les caractérisait l'un et l'autre, les Coillard acceptèrent sans réserve la tâche que leur confiait la Conférence. C'était en décembre 1876.

Les 3 mois qui suivirent furent remplis par les préparatifs minutieux que nécessitait une pareille entreprise comme aussi les arrangements à prendre pour que l'œuvre de Léribé puisse être confiée en bon état au missionnaire Kohler chargé d'en prendre la direction.

Encore un grand service d'adieux, encore des déchirements, encore des encouragements, et, le 16 avril, l'expédition se mettait en route, non sans que Coillard allât prendre congé du chef Molapo dont il avait eu tant à souffrir, pour lequel il avait tant espéré et prié, et qui, vieux et malade, n'était plus qu'une ruine physique et morale. Il dit à son missionnaire : « Quand autrefois je devins chrétien, c'était bien une réalité. Il y avait là, dans ma poitrine, un feu ardent. Aujourd'hui, ce feu est éteint et il n'y a plus que des cendres. Et quand j'entends parler des choses de



François Coillard

Dieu, c'est comme les cahots d'un chariot qui disparaît dans le lointain. » Trois ans après, Molapo mourait tel qu'il avait vécu, tant il est vrai que les gens qui, ayant eu la foi, l'ont perdue ou rejetée, n'arrivent plus à la retrouver alors même qu'ils en éprouvent, au seuil de la mort, un certain désir.

Le premier voyage au Zambèze

Essayons de donner une idée de la composition de l'expédition Coillard. Des 4 évangélistes qui composaient la première il n'en manquait qu'un seul, que remplaçait un homme encore jeune, intelligent et zélé, Aaroné Mayoro. Chacun d'eux avait sa femme et 5 petits enfants étaient de la partie. Eléazare Marathané, ne pouvant partir à titre d'évangéliste, s'était improvisé conducteur du chariot des Coillard. Des jeunes gens : Boushman, Khosana, Fono, avaient charge des bestiaux, de la cuisine, etc. Avec M. et Mme Coillard partait encore leur nièce Elise Coillard, qui plus tard, épousa, au Zambèze même, le missionnaire Jeanmairet. Et pourquoi ne transcririons-nous pas ici un portrait que traça lui-même de sa propre personne M. Coillard :

« Ajoutez enfin la silhouette du chef de l'expédition, un homme de 43 ans, petit, fluet, de mesquine apparence, cherchant à grisonner, mais jeune de cœur et de caractère, aimant l'esprit chez les autres, caressant les muses dans une langue étrangère, autrefois quelque peu mélancolique, mais aujourd'hui libre et heureux, défiant de lui-même,

mais protestant de la droiture de ses intentions et de sa bonne volonté. » Sans commentaires. Comme matériel roulant et habitations, 3 lourds chariots (il faudrait dire roulottes) attelés chacun de 16 bœufs ; trois tentes. Une douzaine de chiens, des chèvres, des porcs, en vue de l'installation chez les Banyaï. Diriger et nourrir tant de gens, quelle responsabilité !

Le voyage jusqu'à Prétoria s'effectua sans autre incident que l'apparition dans les attelages d'une maladie qui tua plusieurs bœufs dont on ne pouvait pas se passer et qu'il fallut remplacer en cours de route. Mais à Prétoria même, s'était opéré, depuis 1876, un complet changement de décor. L'Angleterre s'était annexé la République sud-africaine, ses représentants avaient remplacé les Boers hostiles aux Missions. Là où l'expédition Dieterlen avait été maltraitée et emprisonnée, celle de Coillard fut traitée avec les plus grands égards. Puis le voyage continua, paisible, lent et monotone, jusqu'à ce qu'on atteignit la station de Goedgedacht, où le missionnaire Boer Hofmeyer, homme d'un large cœur et d'une piété communicative, offrit aux voyageurs une hospitalité aussi fraternelle que généreuse. Gens et bestiaux y prirent un repos bien mérité, puis il fallut se remettre en route, trois hommes de confiance de M. Hofmeyer s'offrant pour accompagner et guider la caravane : Migal, Simoné et Yaféta. 4 bœufs et 10 ânes s'y ajoutèrent aussi, et le 17 juillet, 43e anniversaire de la naissance de Coillard, on partait pour le Nord, « prenant le chemin du désert que nous ne connaissons pas ».

Le désert ? Il faut s'entendre ! Une région couverte de forêts, à travers lesquelles il fallait parfois tailler un che-

min à la hache. Des crocodiles, des lions, des léopards, des hyènes et des serpents toujours aux aguets. De longs espaces sans eau, puis des rivières sablonneuses où s'enlizent les chariots. La mouche « tsétsé », dont la morsure est fatale aux bœufs. Ni route ni sentier. On marche à la boussole, au petit bonheur. Des fatigues et des privations qui affectent le moral des Bassoutos qu'il faut toujours remonter à l'aide de services religieux et par le chant de cantiques, dont ils ne se lassent jamais. Et cela pendant 39 jours! Quelle épreuve pour la patience et l'énergie des voyageurs !

On finit pourtant par rencontrer quelques créatures humaines : les premiers Banyaï que l'on voyait, puis d'autres, plus nombreux, apportant des pois, de la farine et des céréales à vendre, grâce à quoi les provisions de bouche purent être renouvelées. Et ainsi, le 25 août, on arriva chez le chef Masonda, qui se disait le frère de Maliankobé dont le village était le but visé par l'expédition. Campés sur une pelouse verte et à l'ombre d'un figuier colossal, on se préparait à jouir d'un bon repos ; mais déjà se produisaient quelques incidents désagréables. Masonda ne faisait pas à M. Coillard la visite annoncée, et envoyait à sa place son neveu Katsi, « petit personnage trapu, borgne, la tête couverte d'un emplâtre de suif, le front ceint d'une rangée de boutons jaunes, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau de peau qui lui pendait entre les jambes, un carquois de peau de singe sur le dos, un formidable coutelas au bras droit et son arc à la main ». Il présenta au missionnaire les salutations de Masonda, accompagnées d'un bœuf. Puis vint le chef lui-même, plus représentatif, poli, curieux,



Wagon missionnaire dans le désert

qui invita les Coillard à lui rendre visite sur sa montagne. En dépit des gens de Goedgedacht, qui n'étaient pas rassurés, les Coillard y allèrent, et ce fut pour tomber dans un vrai guet-apens. Le chef était invisible. Les étrangers furent bloqués dans un enclos formé de rochers superposés. Le soir seulement, Masonda daigna se montrer, écouta vaguement les explications que Coillard lui donnait sur le but de sa visite, puis répondit qu'il irait lui « parler d'une chose qu'il avait sur le cœur ». Pendant ce temps, sa sœur prenait la main de Mme Coillard « pour la conduire dans la ville », en réalité pour l'entraîner rapidement sur une roche escarpée dominant un profond précipice. Coillard n'eut que le temps de s'élancer, de l'arracher aux étreintes de la foule qui l'entourait et de la ramener dans le sentier, au grand ébahissement de ces sauvages, qui, subjugués par cet acte de courage et d'autorité, renoncèrent à leur dessein qui, on le sut plus tard, consistait en rien de moins que le massacre des Blancs et des hommes bassoutos et le pillage de leurs chariots.

Ce coup manqué, Masonda osa dire « ce qu'il avait sur le cœur ». Il voulait de la poudre, et tous les cadeaux que lui fit Coillard : couverture de laine, viande, hache, chien, etc... ne l'empêchèrent pas d'en demander avec violence. Il fallut toute la présence d'esprit de Coillard, son calme, sa fermeté pour résister aux instances de ce sauvage exaspéré. Le lendemain, le campement fut envahi par une bande d'hommes armés, gesticulants, hurlants, menaçants, s'opposant au départ des voyageurs, qui ne s'effectua que très difficilement. Pour comble de malheur, à peine avait-on fait quelques kilomètres que le chariot du mis-

sionnaire s'embourba. Retour offensif de Masonda et de ses guerriers, alléchés par l'attrait d'une proie facile. Les Bassoutos saisirent leurs fusils, « pour mourir en hommes ». Mme Coillard, entourée de leurs femmes, implorait le secours de Dieu pendant qu'on essayait de rétablir l'ordre dans les attelages. De guerre lasse, Masonda s'en alla, non sans s'être emparé de 17 bœufs, que l'on ne revit jamais.

Après cette délivrance, l'expédition se dirigea vers une montagne appelée Nyanikoé, résidence du chef Maliankobé, où elle arriva sans grandes difficultés et où elle fut convenablement reçue. C'était le port, croyait-on, et de suite on décida de se mettre au travail pour évangéliser et instruire ces Banyaï en fondant deux centres religieux à l'aide de deux évangélistes. Mais c'est alors seulement que Coillard apprit que les Banyaï étaient, non un peuple indépendant, mais les vassaux du sanguinaire Lobéngoula, fils de Mosélékatsi, le roi de la belliqueuse nation des Matèbèlè. Il fallait sans retard se mettre en relations avec ce potentat, et Asser Séhahabané, accompagné d'un Monyaï, nommé Pafoudi, lui fut envoyé comme ambassadeur. En attendant son retour, on fonda une école à Nyanikoé, on construisit des paillottes. Et Coillard, pour prendre patience, entreprit un travail qui lui tenait à cœur depuis longtemps : la traduction dans la langue des Bassoutos et en vers, des Psaumes, pour qu'ils puissent être chantés, et la revision des nombreux cantiques qu'il avait déjà composés. Mais au bout de 80 jours, arriva Asser accompagné d'une escouade de guerriers Matèbèlè, chargés d'amener sans retard les Blancs et leurs compagnons noirs au terrible Lobéngoula. Et quoique fatigués par les angoisses du passé, les

soucis du présent et aussi par la maladie, nos voyageurs durent plier bagage et reprendre leur vie errante en qualité de prisonniers.

La caravane était maintenant sous les ordres d'un nommé Chapa qui, se prenant au sérieux, agissait en vrai despote : marches de 11 heures par 43 degrés de chaleur, défense d'écrire, de cueillir des fleurs, de se laver ; surveillance incessante et soupçonneuse, voilà le régime auquel devaient se soumettre, non sans se sentir humiliés et irrités, des Européens distingués et innocents, de par la volonté d'un Noir ignorant et grossier. Enfin, le 17 décembre 1877, on arriva, non à la capitale, mais dans le campement de Nganwéni où un caprice de Lobéngoula l'avait conduit avec sa cour. Les premières entrevues que Coillard eut avec le roi lui laissèrent des impressions encourageantes ; et la visite du missionnaire anglais Sykes, qui pourtant avait prêché l'Evangile pendant près de 20 ans, sans obtenir une seule conversion, lui apporta consolation et espérance. Puis la cour retourna à la capitale, appelée Boulawayo, c'est-à-dire là où l'on tue, nom tristement significatif, mais justifié par les atrocités qui s'y commettaient. Là les pourparlers se continuèrent, le roi et ses conseillers ne voulant pas que les Banyaï fussent évangélisés, car, disaient-ils, « s'ils l'étaient, où pourrions-nous aller marauder ? » Enfin, après 75 jours d'une attente épuisante, le roi envoya sa réponse : « Ordre est donné à Coillard et à ses compagnons de voyage de quitter immédiatement le pays ; interdiction absolue d'y fonder, n'importe où, une mission. »

Alors, que faire ? Retourner au Lessouto ? Non, ce serait une défaite inacceptable. Aller dans la région du Zambèze,

sur laquelle on a recueilli des renseignements favorables et où on pourrait, grâce à la très proche parenté de la langue des Bassoutos et de celle des Barotsi, prêcher l'Evangile dès le premier jour ? Ce serait tentant, mais il faudrait pour le faire avoir d'abord la permission du Comité de Paris et de la Conférence du Lessouto, et des ressources matérielles suffisantes. Restait une solution intermédiaire: Se rendre à Chochong, la capitale du chef chrétien Khama et où se trouve une florissante station de la mission de Londres, et s'y reposer tout en étudiant la question de l'avenir dans le recueillement et avec les conseils de personnes bien informées. Une fois de plus les lourds chariots se remirent en marche, pour un voyage que rendirent très difficile le mauvais état de la santé de Mme Coillard et de six des Bassoutos, jusqu'à ce que, le 27 avril, on arriva à Chochong, où le chef Khama et le missionnaire Hepburn offrirent aux voyageurs l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse.

A Chochong M. Coillard trouva de grandes facilités pour se renseigner sur les populations trans-zambéziennes, en particulier auprès d'un marchand nommé Westbeech, le seul blanc qui eût visité la vallée du grand fleuve après Livingstone, le seul qui fût autorisé à y établir une factorerie, et qui promit tout son appui à notre missionnaire. Par contre les lettres qui venaient de Paris et du Lessouto n'étaient pas de nature à l'autoriser à s'engager dans une aventure grosse d'inconnu et de difficultés. Et les Bassoutos commencèrent à se décourager ; ils avaient le mal du pays, ils se plaignaient, ils demandaient instamment d'être rapatriés. Mais une fois de plus la foi et la volonté

de Coillard l'emportèrent sur les difficultés de la situation. Il réfléchit, il pria, et aboutit à la décision suivante : Le roi Khama enverra des messagers au roi des Barotsi, nommé Robosi, pour lui conseiller de recevoir les missionnaires. Les Coillard, avec les évangélistes Asser, Eleazar et Azael les suivront et attendront leur retour à Pandamaténga, la factorerie de M. Westbeech. C'est un simple voyage d'exploration et d'étude, dans lequel on s'engagera dans de bonnes conditions matérielles et morales et auquel des lettres du Lessouto demandant à Coillard de chercher dans le Transvaal même, près du fleuve Limpopo, un champ de travail pour les Eglises de ce pays, mais arrivées trop tard, ne suffirent pas pour les faire renoncer.

Nous ne raconterons pas en détail les péripéties de ce voyage : le manque d'eau, les steppes arides et sans fin, la chaleur torride, l'absolue solitude, le découragement des Bassoutos, tout dut être supporté avec persévérance, jusqu'à ce que, après 36 jours de marche, on arriva, le 19 juillet, à Pandamaténga et le 26 à Léchoma, où l'on devait séjourner longtemps et qui servirait de point de départ pour tout voyage que les circonstances rendraient nécessaire. Et voici le Zambèze, magnifique nappe d'eau de plus de 1.000 mètres de large, et les merveilleuses chutes Victoria, auprès desquelles, pour prendre patience, les Coillard restèrent une quinzaine de jours. Que se passait-il sur l'autre rive ? Une révolution. Quel accueil y trouverait la mission ? Pour le savoir il fallait y aller. Coillard laissa donc à Léchoma sa femme et sa nièce, traversa le fleuve, se rendit à Séshéké, où résidaient des représentants

du roi, trouva que les messages verbaux de Khama avaient été dénaturés, en envoya d'autres, puis retourna à Léchoma pour y attendre une réponse qui peut-être arriverait au bout de 3 semaines. Et là, ce furent de nouveaux déboires. Coillard tomba gravement malade ; Khosana mourut de la malaria ; le roi Robosi ne bougeait pas. Si, avant le 1er novembre, n'arrivait pas de lui une réponse favorable. on retournerait au Lessouto. Le 19 octobre arriva la réponse du roi : elle était négative, sous prétexte que le climat de son pays était malsain. Puis, le 1er novembre, il invita les missionnaires à partir avant la saison des pluies, mais à revenir en avril. Il fallut attendre encore, encore parlementer. Et pendant ce temps Eléazar Marathane mourut, lui aussi de la fièvre paludéenne. D'autre part les lettres du Lessouto insistaient pour que Coillard renonçât à son désir de fonder une mission au Zambèze et lui renouvelaient les instructions d'en établir une dans le Transvaal, proportionnée aux ressources des Eglises du Lessouto et de France. Il n'y avait qu'à céder, malgré la conviction déjà si fortement enracinée que c'était chez les Barotsi que Dieu voulait que les Bassoutos portassent leurs efforts. On repartit pour Chochong, on y arriva pour trouver que la fièvre avait fait une troisième victime dans les rangs des Bassoutos, en enlevant le brave et joyeux Boushman : un grand deuil pour toute la caravane, dans laquelle se manifestaient de nouveau du mécontentement et du découragement.

Il fallut se résigner au retour. Par acquit de conscience Coillard ramena son expédition à Valdézia, la station romande des Spélonken, et visita la reine Mochaché pour

lui offrir de fonder une mission parmi ses gens, ce dont elle ne voulut pas entendre parler. M. Hepburn, de Chochong, demanda ensuite à Coillard de placer ses évangélistes à Séléka, en attendant que fût tranchée la question de la mission chez les Barotsi. C'était une solution, provisoire, il est vrai, mais laissant entr'ouverte la porte du Zambèze, et elle fut acceptée avec empressement. Puis ce fut le retour au Lessouto, l'arrivée à Morija le 19 juillet, à Léribé le 8 août, où ils furent reçus avec joie et où, dans leur maison, leur jardin et leur œuvre, ils purent prendre quelque repos et rétablir leur santé très ébranlée par les fatigues, les privations et les maladies qu'ils avaient subies au cours de leurs longues et dramatiques pérégrinations.

Pourtant de grosses préoccupations assiégeaient la pensée et le cœur de Coillard. Quelles décisions prendraient ses collègues à l'égard des propositions qu'il leur présentait pour la fondation d'une mission chez les Barotsi ? M. Mabille et lui, emportés par la fougue de leur foi et la ténacité de leur volonté, affirmaient que c'étaient les Eglises du Lessouto qui devaient en assumer l'initiative et les responsabilités. Leurs collègues, considérant plus froidement et la grandeur de l'œuvre proposée et l'insuffisance des Bassoutos en capacités matérielles et morales, opinaient que c'étaient les Eglises de France qui seules pouvaient s'engager dans une pareille entreprise, celles du Lessouto y participant en hommes et en argent dans la mesure de leurs ressources. Après de longues et sérieuses délibérations, soit en Conférence, soit en Synode, c'est ce dernier avis qui prévalut, et Coillard fut invité à aller en

France pour s'entendre d'abord avec le Comité directeur, puis, avec son approbation, visiter les principaux centres protestants de la France et des pays de langue française, pour solliciter leur collaboration, recruter des volontaires et collecter des fonds. En conséquence de quoi les Coillard quittèrent Léribé le 18 novembre 1879, pour arriver le 9 mars 1880 à Paris.

L'Europe, la France, la vie civilisée, après 26 ans d'Afrique, de labeurs, de voyages, c'était pour les Coillard, pour emprunter leur langage favori, « Elim après le désert ». Leurs goûts raffinés, artistiques, leur besoin d'amitiés, de solennités religieuses, de société distinguée, devaient y trouver des satisfactions trop longtemps différées. Le petit gardeur de dindons de Foëcy, pauvre, incompris, ignoré, mais conscient d'avoir en lui les éléments d'un être supérieur, avait à tous égards atteint la réalisation de ses aspirations, et rendait son maximum. Il était connu, aimé, admiré, fêté, et exerçait partout où il allait un ascendant irrésistible, pas tant par ses discours que par le charme de sa personne elle-même. Mais aussi quelle vie de voyages, de travail et de fatigues ne fut pas la sienne en Europe ! Tout d'abord il rédiga et présenta au Comité directeur un rapport complet sur ses projets de Mission au Zambèze, rapport qui fut étudié et discuté avec soin, et dont la conclusion, acceptée par le Comité, fut la suivante : « Il sera envoyé au Zambèze une nouvelle expédition chargée de mieux reconnaître le terrain, et munie de pleins pouvoirs pour fonder une station sur l'emplacement le plus sain qui pourra être trouvé, dans le voisinage immédiat ou éloigné de la vallée des Barotsi. Pour assurer

à la nouvelle mission les ressources qu'elle réclame et sans lesquelles il serait imprudent et coupable de la fonder, il sera fait appel à l'intérêt spécial des Eglises de langue française et à tous les soutiens de notre œuvre ; M. Coillard sera invité à visiter ces Eglises, pour réveiller en elles le zèle missionnaire et les engager à contribuer largement à son expédition. »

Alors commença une série de voyages, d'innombrables prédications, conférences, réunions et visites. La France, la Suisse, l'Angleterre et l'Ecosse, l'Alsace, la Hollande, la Belgique, les vallées vaudoises du Piémont furent successivement parcourues, et avec succès. Les honneurs, les dons, les promesses répondaient aux chaleureuses sollicitations du vaillant collecteur de sympathies et de fonds. Il n'avait plus aucun doute au sujet de la réalisation de ses désirs. Son âme aurait été satisfaite s'il n'avait souffert du fait qu'on voyait trop en lui l'explorateur, pas assez le missionnaire, dont la raison d'être est de prêcher l'Evangile aux païens pour les amener à la conversion et au salut. Il s'affligeait aussi de l'ignorance et de l'indifférence dans lesquelles beaucoup de Protestants vivaient à l'égard de l'œuvre des missions. D'autre part, il recevait d'Afrique des nouvelles attristantes. Dès 1880 une guerre dangereuse avait éclaté entre la Colonie du Cap et les Bassoutos, mettant en péril et le Lessouto et la belle œuvre religieuse qui s'y faisait. Coillard et son ami Mabille, depuis peu arrivé en Europe, avaient à faire, auprès des autorités anglaises, de pressantes démarches ayant pour but de sauvegarder l'existence nationale des Bassoutos et de leur assurer, après la paix, un régime favorable à leur

prospérité, démarches qui finirent par être couronnées de succès. Des tristesses plus personnelles l'assaillaient: l'évangéliste Azael, simple et pieux, mourait à Séléka. Et le chef Molapo, qui avait tant fait souffrir les Coillard, l'adversaire jaloux, ombrageux et foncièrement païen de l'Eglise, s'était éteint à Léribé en ne laissant d'autre manifestation consolante qu'une crise de larmes et la demande d'être transporté dans la maison du missionnaire, qui alors était M. Dormoy. Enfin survenait, le 17 mai 1881, le décès du fidèle et tant aimé Major Malan, à l'âge de 43 ans, — perte irréparable pour Coillard, la mission du Zambèze et le règne de Dieu.

Le second voyage au Zambèze

Cependant son travail en Europe était terminé. Il avait amplement réalisé son programme. L'œuvre du Zambèze était virtuellement fondée et ses débuts assurés. Il pouvait reprendre en paix la route de l'Afrique méridionale. Le 12 mai 1882 les Coillard quittaient l'Angleterre et abordaient le 1er juin à la Ville-du-Cap, pour de là retourner, par la Natalie, à Léribé et s'y préparer à se diriger une fois de plus vers le Nord, vers le pays des Barotsi.

Ils trouvèrent le village de Léribé délabré, déserté, grâce à la guerre dite des Fusils, qui venait de prendre fin et qu'avait encore compliquée une guerre civile qui devait recommencer peu après. La visite que M. Alfred Boegner, directeur de la Société des Missions, et Mme Boegner, firent en 1883 au Lessouto à l'occasion du Jubilé cinquan-

tenaire de la Mission, jeta dans la vie des missionnaires un beau rayon de soleil dont les Coillard reçurent leur part, et aida à régler au sujet de la mission du Zambèze certaines questions sur lesquelles Coillard ne se trouvait pas en parfait accord avec ses collègues. Il eût voulu que les Eglises du Lessouto et celles de France se sentissent emportées comme lui par l'idéalisme et une certitude totale, sans remarquer assez que cela les empêcherait d'envisager suffisamment la question des voies et moyens, secondaire à ses yeux, mais absolument importante aux débuts d'une si grosse entreprise. Mais on réussit, grâce à des concessions mutuelles, à s'entendre, à la grande satisfaction de tous. Après de longs retards causés d'abord par l'attente de M. et Mme Weitzecker, leurs successeurs, puis par une reprise de la guerre civile entre les fils de Molapo, qui mit leur district à feu et à sang, une nouvelle expédition, augmentée de M. Jeanmairet et de 2 artisans européens : Middleton et Waddel, et de 3 évangélistes bassoutos, put enfin quitter Léribé, le 2 janvier 1884.

Le voyage du Lessouto au Zambèze devait être des plus difficiles et imposer aux voyageurs des fatigues et des privations extraordinaires : maladies et mort de bœufs de trait, enlizement des chariots dans des marais, pluies torrentielles, longs arrêts au bord de rivières gonflées, découragement et presque rébellion du personnel indigène, faim et soif, attaques de fièvre, tout conspirait pour mettre à la plus rude épreuve la foi de Coillard. Accablé de lassitude et de soucis, il semblait parfois prêt à s'avouer vaincu ; puis, indomptable, il retrouvait du courage dans sa confiance en Dieu et dans son irréductible conviction

que la nouvelle mission devait être fondée et le serait par lui. Ce n'est que le 25 juillet que la caravane arriva à Léchoma. Le 30, Coillard et quelques uns de ses aides gagnaient le gué de Kazoungoula, porte d'entrée officielle au pays des Barotsi, en vue de la terre promise dont l'accès était fermé, non par les profondeurs d'un fleuve, mais par la fourberie et l'indolence de noirs africains. Ce n'est qu'après une attente de douze jours qu'il fut auto-



François Coillard en pirogue sur le Zambèze

risé à se rendre à Séchéké, où, pensait-il, les grands conseillers du roi arrangeraient rapidement tout ce qui concernait la fondation de la mission. Mais ils étaient presque constamment ivres, ces personnages ; ils avaient peur de déplaire à leur seigneur et maître. Et quand, après avoir été vigoureusement pris à parti, ils autorisèrent Coillard et Jeanmairet à entreprendre le voyage de la Vallée (c'est ainsi que l'on appelle la partie supérieure du pays des Barotsi), la nouvelle arriva que le roi Robosi avait été détrôné et chassé, ses partisans massacrés, son

village brûlé, que la terreur règnait partout et que le pouvoir royal était aux mains d'un jeune chef appelé Akoufouna. Impossible de s'aventurer dans une région si troublée. Il fallut retourner à Léchoma, attendre, attendre encore, et y soigner Mme Coillard et plusieurs membres de l'expédition, gravement atteints de paludisme. Puis, nouveau coup de théâtre : Akoufouna envoya deux messagers pour chercher Coillard et le lui amener. Le 11 décembre il repartit, à la fois inquiet et joyeux. Il remonta pour la première fois le Zambèze, en traversa sain et sauf les rapides et cascades, et arriva le 8 janvier 1885 à la capitale, appelée Léalouyi, qu'il trouva en cendres. La population était fatiguée et découragée. A l'issue d'un sermon qu'il prêcha sur ce texte : « Paix sur la terre ! » on dit : « Des gens qui apportent la paix, qui ne les recevrait pas à bras ouverts ? Qui nous donnera du sommeil et de la paix ? » — ce qui n'empêchait pas ces malheureux de se livrer quotidiennement à des danses et des chants nocturnes. Ce n'est qu'après 17 jours de pourparlers ou d'inertie que le roi daigna indiquer, pour y fonder une station, un endroit appelé Séfoula, et promit d'envoyer, dès que la saison des pluies serait terminée, les canots nécessaires pour y amener le personnel et les bagages de l'expédition. Sur quoi, après deux mois d'absence, Coillard retourna à Léchoma, pour y trouver tout son monde en mauvaise santé et y être lui-même saisi par la fièvre, qui mit sa vie en danger. C'était le 10 février, et ce n'est que le 21 août qu'on put traverser le Zambèze ! On apprit alors que Léwanika (auparavant appelé Robosi) avait à son tour détrôné Akoufouna, mais les conseillers

n'osaient pas encore y croire, ni agir en conséquence. Toutefois une station fut fondée par M. Jeanmairet, et le reste de la caravane y resta, une fois de plus condamnée à une attente et à des retards qui rongent les cœurs les plus vaillants. Coillard n'a-t-il pas, en ce temps-là, appelé Séchéké le « bourbier du désespoir » ?

Enfin arrivèrent des messages de Léwanika, invitant Coillard à venir sans tarder, avec armes et bagages. C'était l'appel tant souhaité et si longtemps sollicité. Mais pouvait-on s'engager dans un voyage de 500 kilomètres, avec un personnel considérable, sans s'assurer qu'on avait affaire à autre chose qu'un caprice d'un potentat africain ? C'eût été une folie. Aussi Coillard partit seul en canot, prêchant l'Evangile et chantant des cantiques partout où, sur la rive, il trouvait quelques créatures que la curiosité amenait auprès de lui. Le 24 mars il arriva à la capitale, Léalouyi, et auprès de Léwanika. Celui-ci, encore tout entier à la préoccupation de se venger des affronts qu'il avait subis lors de la précédente révolution, faisait la chasse à ses adversaires et les tuait avec joie, tandis que Coillard s'efforçait de le ramener à des sentiments plus humains et à une politique plus sage. Il avait du bon, Léwanika ; il était intelligent, il causait, il questionnait ; il prenait en affection l'étranger dans lequel il devinait un ami et un conseiller avisé. S'entendre avec lui ne fut donc pas difficile et Coillard put retourner à Séchéké pour y chercher les objets nécessaires à une installation définitive. Mais c'est par la voie terrestre que devait s'effectuer cette nouvelle migration. Quatre chariots, des moutons, des chèvres, à piloter dans des pays où jamais aucun

véhicule n'avait passé, où parfois il fallait tailler à coups de hache un grossier chemin, et franchir des rivières dépourvues de gués, vous figurez-vous ce que cela impliquait de travail, de fatigue et de retards ? On arriva tant bien que mal à Séfoula le 11 octobre, sur l'emplacement choisi deux ans auparavant. Quelques huttes furent construites, d'autres commencées, et Coillard put alors retourner à Séchéké pour y chercher sa femme et d'autres membres de la colonne, en y laissant Mlle Coillard qui, entre temps, avait épousé M. Jeanmairet. Et le 10 janvier 1887, les pionniers, « en proie à une indicible fatigue », arrivèrent à Séfoula. La mission du Zambèze était fondée.

Ce fut ensuite la construction d'une petite maison que Mme Coillard eut bien vite fait de rendre autant que possible agréable à voir et à habiter : le doigt de la femme ! Après ces années de vie errante, dans un chariot ou sous la tente, avoir quelque chose qui ressemble à une maison, d'immobile, de permanent, de « confortable », quelle jouissance et quel repos ! Et déjà, grâce aux artisans blancs et à des Barotsi qui voulaient bien consentir à travailler, on entreprit la construction d'un édifice qui servirait de temple et de salle d'école, et d'autres locaux indispensables. L'œuvre religieuse n'était pas pour cela négligée. Des auditoires de 50 à 150 Barotsi se réunissaient le dimanche, curieux, sceptiques, railleurs, amusés. Pour eux le dimanche c'était « le jour où l'on meurt » parce que, en priant, on ferme les yeux. Une école fut ouverte. Litia, fils et héritier présomptif du roi, y vint avec ses amis, mais les esclaves en furent exclus, les bonnes choses apportées par les missionnaires étant réservées aux seuls

Barotsi libres. Et à côté de ces bonnes manifestations, Léwanika continuait à se livrer à toutes les pratiques païennes de ses pères et à la satisfaction de ses rancunes, de sorte que la terreur régnait encore dans son pays.

Une grande joie, ce fut l'annonce du départ pour le Zambèze de M. et Mme Louis Jalla, du docteur Dardier et de l'aide-missionnaire Goy, renfort nécessaire et riche en promesses. Dès leur arrivée se tint à Séchéké la première Conférence du Zambèze, au mois d'août. Mais, hélas, cette joie fut de courte durée. A peine arrivés à Séfoula, la terrible maladie se jeta sur eux avec violence, et ravit à la mission ce docteur sur lequel on comptait tant pour soigner les missionnaires et les naturels et pour étudier les maladies tropicales et leurs remèdes, et ensuite M. Goy. Et combien de victimes fit-elle encore dans la suite, cette impitoyable fièvre, dans les rangs augmentés de la mission !

Un autre point lumineux dans ces circonstances angoissantes, ce fut la première conversion qu'enregistra Coillard, celle d'un jeune homme appelé Ngouana-Ngombé, depuis longtemps le factotum des Coillard et dans lequel se produisit lentement, imperceptiblement, la merveilleuse, la mystérieuse transformation d'un païen ignorant, superstitieux, fataliste et sceptique, en un chrétien, c'est-à-dire en un être dans lequel a pris naissance un homme nouveau, connaissant Dieu, ayant le sentiment du péché, la repentance, la foi en Jésus-Christ, le désir de la vie pure et morale et qui, de ce fait et dans les affaires de la vie terrestre même, est essentiellement un homme de travail, de progrès, de civilisation. Après avoir été longtemps

observé, instruit et mis à l'épreuve, il fut baptisé le 25 mai 1890, recevant à cette occasion le nom d'Andréas (André) : c'était les prémices d'une moisson qui, aujourd'hui encore, n'a pas répondu aux travaux et aux espérances des missionnaires, mais qui sans aucun doute se produira quand le temps en sera venu.

Au reste, à côté des influences bienfaisantes de la mission, il s'en produisait aussi de malfaisantes. Les jeunes Zambéziens que Coillard avait amenés au Lessouto lors de son premier retour et qui y étaient devenus chrétiens et avaient reçu une certaine instruction, rentrèrent au pays natal, pour bientôt être de nouveau saisis par les séductions du paganisme national et quitter l'Eglise. L'un des aides blancs de Coillard l'abandonna pour devenir son adversaire. Les évangélistes bassoutos Léfi et Aaroné retournèrent au Lessouto pour des raisons de santé et cela au moment même où tout le pays des Barotsi s'ouvrait à la propagande chrétienne. Une fois de plus la maladie conduisit Coillard aux portes du tombeau, et la santé de sa femme devenait de jour en jour plus chancelante.

De plus, une réaction païenne se produisit, qui causa la fermeture temporaire de l'école et écarta des services religieux les gens qui avaient pris l'habitude d'y assister. Pourquoi cette réaction ? Peut-on savoir ce qui se passe dans les cœurs de ces Noirs imbus de préjugés, ignorants, crédules, impulsifs et si prompts à croire au mal et à l'absurde plutôt qu'à ce qui est bon et raisonnable ? N'alla-t-on pas jusqu'à accuser Coillard de sorcellerie, parce que de soi-disants devins lui attribuaient une maladie de la reine de Nalolo, ou parce que d'autres lui repro-

chaient de ne pas guérir leurs malades, alors que pourtant il les soignait ? Et quand arriva dans le pays un certain M. Lochner, agent de la Compagnie à charte du Sud de l'Afrique, avec mission de persuader Léwanika de se placer sous la suzeraineté de cette compagnie, n'accusa-t-on pas Coillard de « vendre le pays des Barotsi aux Blancs », tout simplement parce que cet étranger lui avait demandé une hospitalité qu'il ne pouvait trouver ailleurs ? Il est vrai que le missionnaire conseillait au roi d'accepter les propositions qui lui étaient faites, sachant bien que les Barotsi, divisés, hésitants, ne pourraient acquérir un état politique stable que s'ils étaient dirigés par des administrateurs bienveillants et expérimentés. Mais, avant que fût signé le traité par lequel Léwanika faisait alliance avec la Compagnie (27 juin 1890), que de déboires eut à supporter Coillard, que calomniait même son ancien aide blanc Middleton, qui se donnait pour champion des Noirs et exerçait sur eux une néfaste influence !

Une autre défection fut pour lui un vrai crève-cœur. Le premier converti Zambézien, Andréas Ngouana-Ngombé, qu'il aimait comme son enfant, fut peu à peu circonvenu par Léwanika, qui, soit par égoïsme, soit par jalousie, se plaisait à attirer à lui les gens que les leçons et les exemples des missionnaires avaient quelque peu instruits et développés. Ce malheureux s'en alla un jour sans même dire adieu à son bienfaiteur, et ne revint plus. Et Litia le fils de Léwanika, après avoir fait profession de christianisme, s'engagea dans la voie de la polygamie, ce qui le sépara de l'Eglise et de la foi.

Pour comble de malheur, la santé de Mme Coillard, épuisée par les fatigues de ses pénibles voyages et par la maladie, avait graduellement décliné et inspirait à son entourage de graves soucis que l'événement ne tarda pas à justifier. Malgré les soins les plus tendres de son mari et l'aide inlassable de Mlle Kiener, l'institutrice de Séfoula, il fallut perdre tout espoir de sauver cette vie si précieuse, et le 28 octobre 1891 cette vaillante femme s'endormit en paix, pour être enterrée par Coillard lui-même, le lendemain, sous un grand arbre où depuis longtemps elle avait marqué la place où elle désirait reposer pour toujours. Au cours de notre récit nous n'avons pas souvent parlé de Mme Coillard et nous le regretterions si nous ne croyions pas que nos lecteurs eux-mêmes ont compris quelle personne forte et dévouée elle devait être pour suivre son mari dans la vie si difficile que nous avons racontée. Elle lui avait, aux débuts de leur union, déclaré que jamais elle ne se placerait entre son devoir et lui ; et cette promesse elle l'avait tenue jusqu'au bout. Elle avait fortement contribué à son plein développement et au succès de sa carrière. L'amour et la plus parfaite communion de sentiments et de pensées n'avaient jamais cessé de les inspirer. Qu'allait devenir Coillard dans son deuil et sa solitude, assailli de difficultés toujours renaissantes et déjà affaibli par l'âge, le travail et les maladies ?

Il avait pour principale ressource son absolue confiance en Dieu et au triomphe de l'Evangile, et aussi son activité missionnaire normale, celle qui ne prête pas à des narrations dramatiques ou même intéressantes, quoiqu'elle soit la partie la plus importante de la carrière de pionnier de

l'Evangile en pays païen: visites pastorales, courses et voyages d'évangélisation, composition de cantiques pour l'Eglise et de livres pour les écoles ; services religieux du dimanche et de la semaine, travail de modeste instituteur, et soin des malades. C'est ensuite les occupations matérielles, constructions, cultures, non seulement pour les besoins personnels, mais aussi pour enseigner aux gens les plantes nouvelles de nature à améliorer leur alimentation, introduire dans le pays des arbres fruitiers, des instruments aratoires tels que la charrue, et leur apprendre l'emploi d'outils européens pour la menuiserie et la forge. A côté de cela, notez les relations avec le roi et ses conseillers pour obtenir la suppression ou des modifications d'un état moral et social à bien des égards déplorable. Abolir l'esclavage et la fabrication de boissons alcooliques, renoncer aux expéditions de maraude, à la sorcellerie, aux supplices et meurtres judiciaires ; instituer un mariage durable à la place d'unions temporaires ; et, en général, jeter de la lumière et de la sagesse dans un état social grossier et précaire, c'était une tâche qui demandait du temps, de la persévérance, du tact, et surtout beaucoup d'amour. Enfin il faut noter une correspondance très étendue, très soignée, et d'une réelle valeur littéraire avec un grand nombre d'amis personnels ou des missions, et des lettres destinées au *Journal des Missions,* et dont il publia lui-même un choix considérable intitulé *Sur le Haut-Zambèze,* où tout lecteur trouve une lecture délectable et une abondante nourriture spirituelle. Les journées et une partie des nuits de cet infatigable serviteur de Dieu suffisaient à peine à l'accomplissement de tant de travaux aussi variés qu'abondants.

Pour exercer sur le roi et ses conseillers une influence plus régulière et plus efficace, Coillard prit alors la décision presque héroïque de quitter Séfoula pour s'établir à la capitale même, à Léalouyi, avec deux évangélistes bassoutos : Paul et Jacob et trois jeunes Barotsi. C'était à la fin d'octobre 1892 : Un nouveau déplacement, et des constructions à faire sur un mamelon infesté de souris et de fourmis, une école à fonder, et un temple de 60 pieds de longueur sur 33 de largeur à bâtir, on ne se figure pas ce que cela exigea de labeur et de patience, d'autant plus qu'il arrivait parfois que le roi, égaré par sa jalousie ou sa méfiance, défendait à ses gens de travailler pour le missionnaire, qu'à d'autres moments il entourait de confiance, de respect et d'amitié. A la suite de la dédicace de ce lieu de culte, qui n'eut lieu que le 11 mars 1894, l'œuvre religieuse prit un aspect encourageant. Chaque dimanche il était envahi par 300 à 350 personnes, Léwanika et ses femmes en tête. On écoutait avec attention les prédications et les chants de Coillard. Il se produisait des conversions. Le roi lui-même inclinait visiblement vers la vie chrétienne et au cours de longs entretiens avec lui, il disait qu'il était « tout près de devenir chrétien », que « son corps seul était encore païen », mais qu'il était retenu par la peur de rompre avec les coutumes de sa nation, par la crainte de voir son peuple se tourner contre lui et par la polygamie (car il avait alors 16 femmes). Il y avait là des symptômes encourageants et Coillard put réaliser un projet qu'il caressait depuis quelque temps : aller en Europe pour y recruter un contingent de 10 nouveaux missionnaires et assurer l'avenir de l'œuvre du

Zambèze en y fondant le nombre de stations nécessaires pour l'évangélisation de tout le pays. Par la même occasion il voulait visiter le Lessouto pour y stimuler le zèle des Eglises pour l'œuvre qu'elles avaient entreprise et à laquelle elles devaient fournir de nouveaux évangélistes.



L'église de Léalouyi

La Conférence, réunie à Séchéké, pourvut à son remplacement temporaire, et le 12 octobre 1894 il quitta Léalouyi.

Mais à quoi tiennent parfois les choses ! Peu de jours après ce départ une des roues de son chariot se cassa et cela si complètement qu'il ne fut plus question de continuer le voyage. Il fallut retourner à Léalouyi par des moyens de fortune et avec une santé plus délabrée que

jamais. Et dès qu'il eut recouvré quelques forces, il commença une « école biblique » destinée à former des évangélistes, d'abord avec deux, puis avec six élèves, tout en s'occupant, avec son jeune collègue, M. Ad. Jalla, d'une soixantaine de jeunes gens et de jeunes filles qui se déclaraient convertis : effort trop considérable pour sa santé de plus en plus chancelante ; il pouvait à peine se traîner jusqu'au village, il végétait, il ne pouvait même plus écrire son journal. Son voyage immédiat pour l'Europe fut décidé par la Conférence et fut très difficile jusqu'au jour où, à Maféking, il passa du cahoteux chariot à bœufs au confortable et rapide wagon de chemin de fer. A Kimberley (la ville des diamants) une opération le délivra de la cause des souffrances qu'il endurait depuis longtemps. Et le 18 juin 1895 il arriva à Paris pour entreprendre sans retard une grande campagne en faveur de la mission dont il était le fondateur et l'incarnation.

Plus encore que lors de son premier voyage il fut l'objet du plus grand respect et de l'admiration générale, fêté, écouté, aimé, sans que pour cela il cessât de se considérer comme un homme inférieur et de se « débiner » dans ses lettres et dans son journal : humilité injustifiée et quelque peu morbide. Pour ce qui concerne la cause qu'il plaidait il n'avait pourtant aucun doute. Il voyait loin, il voyait grand. Il lui fallait 15 nouveaux collaborateurs et les fonds nécessaires pour leur entretien et il tenait à ce qu'un bon nombre d'entre eux fussent de nationalité française. Et quand on lui objectait qu'il fallait réserver les hommes et l'argent des Eglises de France pour les colonies françaises, il répondait que « la géographie du royaume de Dieu

n'était pas celle de la politique des hommes ». C'est à la tâche immense de surmonter des obstacles de ce genre et d'éveiller partout des sympathies qu'il consacra de nombreux voyages en France, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, n'interrompant ses pérégrinations que pour faire trois cures à Contrexéville, et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une cure spirituelle à Keswick (Angleterre), où il assista aux assemblées religieuses qui s'y tiennent chaque année pour l'approfondissement des doctrines chrétiennes et l'élévation de la piété et de la vie spirituelle. Il y retrouva, mais en grand, les idées et les sentiments qu'avec son ami Mabille il avait absorbés avec délices à Kingwilliamstown et qui répondaient si bien aux besoins de sa nature idéaliste et éprise de beauté.

Quand il arriva au terme de son séjour en Europe, il put contater qu'il n'avait pas « couru en vain ». Les 15 il les avait recrutés ; les fonds il les avait reçus ; des amis, il en avait gagné beaucoup pour lui-même et pour les Missions. Il pouvait donc partir avec une bonne conscience et de grandes espérances. Et le 10 décembre 1898 il retournait au Sud de l'Afrique et au Zambèze pour y reprendre sa tâche avec cette belle et enthousiaste escouade de jeunes ouvriers et ouvrières, dont nous regrettons de ne pas pouvoir, faute de place, citer les noms et raconter l'histoire.

Le troisième voyage au Zambèze

Après 15 jours passés au Cap pour y préparer l'arrivée et l'expédition vers le Nord de ces 15 nouveaux missionnaires et de leurs bagages, Coillard, accompagné de son ami genevois M. Alf. Bertrand, se rendit au Lessouto, revit plusieurs stations, fit un séjour de deux semaines à Léribé, jouissant d'y trouver encore, outre les beaux souvenirs d'un passé déjà lointain, bon nombre de ses chers paroissiens. Et puis ce fut le voyage vers le Zambèze, mais combien agréable, facile et rapide, le chemin de fer l'amenant en quelques jours à Boulawayo, de sinistre mémoire, aujourd'hui une vraie ville à l'européenne. Les 15 y arrivèrent en leur temps, et M. Alf. Boegner, le Directeur de la Mission de Paris, venant droit de Madagascar, malgré la fièvre qui le dévorait et grâce à des prodiges de ténacité et d'endurance, les y rejoignit et passa avec eux quelques jours d'intime communion, d'espérances, et aussi du travail que rendait nécessaire une si grande caravane. Un entrepreneur avait fait un contrat pour la faire arriver au Zambèze. Elle ne comptait pas moins de 80 personnes, 21 chariots, 330 bœufs de trait. Mais, pour Coillard, c'était l'apogée de son ministère, l'exaucement de ses vœux les plus chers et de ses plus persévérantes prières. Le voyage s'effectua sans accident, mais non sans les peines inhérentes à de pareils déplacements. Partis de Boulawayo le 27 mars 1899, on atteignit le Zambèze le 19 mai. Et alors la fièvre s'abattit sur ces nouveaux arrivants à peine eurent-ils touché Séchéké. Mme Bouchet succomba le 18 juin, —



Lewanika en Ecosse

un grand deuil pour ses compagnons de route, auxquels cependant le baptême de Litia apporta des consolations et des encouragements. Ce ne fut que le 8 septembre que Coillard put rentrer à Léalouyi, très cordialement reçu par Ad. Jalla et le roi Léwanika.

En son absence la mission avait fait des progrès substantiels ; deux stations avaient été fondées et l'on se préparait à en créer quelques autres. Mais Coillard était déprimé, fatigué, en pleine crise morale : réaction douloureuse suivant de près les émotions et les succès recueillis en Europe et accentuée encore par la grandeur des responsabilités retrouvées en Afrique. Il n'écrivait pour ainsi dire plus. Le moindre effort lui coûtait ; l'admirable ressort qui lui avait permis d'accomplir depuis son enfance les choses les plus extraordinaires était détendu. La pensée d'une mort prochaine se présentait fréquemment à son esprit, bien que, en général, il surmontât ces défaillances par la foi et la prière, dont il avait toujours vécu. Au reste, ce n'était pas sans raison qu'il se sentait écrasé et usé. La fièvre décima ses bienaimés compagnons de service. Six moururent, six autres durent quitter le pays : un vrai écroulement d'espérances longtemps chéries et laborieusement réalisées. (Ce n'est qu'à la suite de ces désolantes expériences que des « maisons saines », furent envoyées d'Europe et mirent les familles missionnaires à l'abri des moustiques qui leur communiquaient la fièvre). Et Léwanika, toujours versatile, le faisaït passer par les plus énervantes alternatives de l'espérance et du désespoir. Au sortir de longs et pénibles entretiens avec lui, Coillard passait des nuits dans l'insomnie, la fièvre et les larmes.

Plus lourds si possible étaient les tourments que lui causait la question de « l'Ethiopisme ». Au Sud de l'Afrique les Ethiopiens sont des Noirs du pays qui, se croyant assez



Comment on annonce parfois l'Evangile

instruits et assez sages pour se passer de l'aide des missionnaires blancs, se sont séparés de ces derniers pour fonder une Eglise exclusivement « noire » plus ou moins affiliée à l' « Eglise nègre méthodiste épiscopale des Etats-Unis », et qui trop souvent devient le refuge des

brebis galeuses des autres Eglises. Deux évangélistes du Zambèze, Paul et Willie, se laissèrent gagner par cette contagion et travaillèrent en secret à accaparer les sympathies de Léwanika, en se servant pour cela de l'incurable esprit de soupçon dont tout Noir est animé à l'égard des Blancs. Et le roi se laissait séduire par leurs promesses de fonder des écoles supérieures pour les garçons et pour les filles, une école industrielle, une Eglise, et d'y enseigner abondamment l'anglais, dans lequel les Noirs éprouvent une confiance quasiment superstitieuse. Il leur donna même un emplacement pour y bâtir leur station dans la capitale, où ils devaient installer une œuvre rivale de celle de la mission française.

Quoi d'étonnant si Coillard envisageait le présent avec tristesse et l'avenir avec inquiétude. On le trouva un jour tout en larmes et disant : « Mon œuvre s'écroule avant moi ! » C'était au moment où, dans le personnel indigène même de la mission, se produisaient des murmures, des défaillances, des défections, les élèves-évangélistes, par exemple, demandant que l'on fît à des leçons d'anglais et d'arithmétique une place qui revenait de droit à l'étude de la Parole de Dieu.

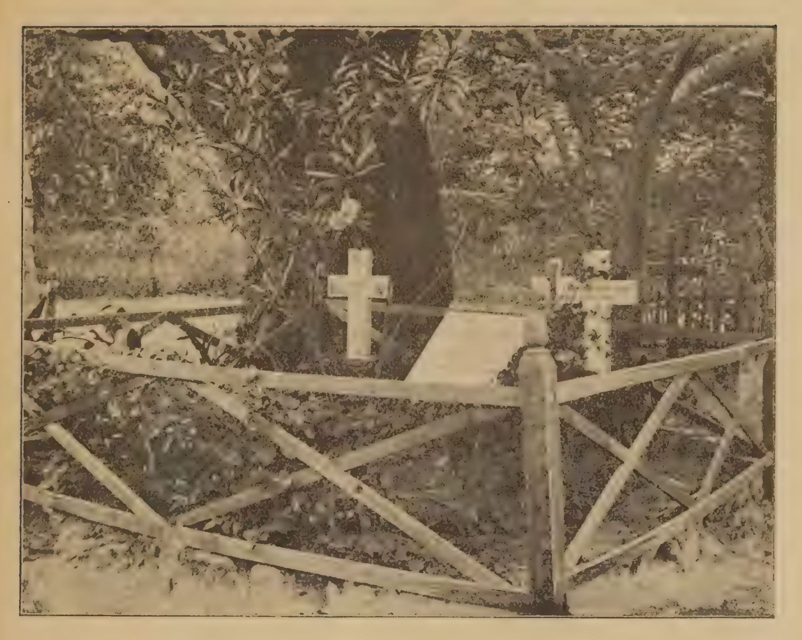
Pour ce qui concerne l'Ecole biblique, Coillard réussit à en ramener les élèves à une conception plus saine de leurs devoirs et de leurs intérêts. Et le mouvement éthiopien aboutit à un échec complet. Le missionnaire de Léalouyi eut encore quelques grandes joies et essaya de continuer sa vie si laborieuse (il se levait tous les matins à 3, ou au plus tard à 4 heures pour disposer de quelques heures de tranquillité avant le travail et les dérangements de la

journée). Il donnait des leçons à l'Ecole biblique, il prêchait dans son temple, qui se remplissait chaque dimanche, surveillait l'école primaire qui comptait 300 élèves, il visitait les malades. Il fit même un voyage à la Ville-du-Cap, parce qu'il se croyait menacé de cécité et voulait consulter un spécialiste, qui le rassura. Et il passa par le Lessouto, qu'il parcourut pour la dernière fois en 1903.

Mais il avait 68 ans ; et les luttes avec les Ethiopiens, le mauvais vouloir de Léwanika, la maladie, les fatigues accumulées au cours de ses voyages, avaient épuisé ce qu'il avait encore de forces. Il ne pouvait plus écrire. Pour la première fois la force de l'esprit qui lui avait permis de supporter tant d'épreuves, cédait à la faiblesse de la chair. La fin ne pouvait pas tarder à se produire.

Le 17 mai il adressa encore deux billets aux missionnaires de Maboumbou. Une attaque de fièvre, qu'il considéra comme plus malencontreuse que dangereuse, inquiéta son entourage. Ses collègues de Séfoula accoururent à Léalouyi pour lui donner les soins que rendit impuissants l'apparition de la mortelle hématurie. Les souffrances et la faiblesse augmentèrent ; la parole se fit courte et rare, puis cessa complètement. Et le 27 mai 1904, à 2 heures 45 du matin, silencieusement, sans lutte, il rendit le dernier soupir. Le soir même sa dépouille mortelle fut confiée à la terre par ses collègues éplorés, à côté de la tombe de sa compagne tant aimée, sous le grand arbre de Séfoula. Jusqu'au bout il avait déclaré sa certitude des victoires du Seigneur dans le pays des Barotsi et travaillé pour elles. Et pour en assurer l'avènement, il laissait un testament que nous transcrivons ici en le livrant aux médi-

tations des Protestants français : « Sur le seuil de l'éternité et en présence de mon Dieu, je lègue solennellement aux Eglises de la France, mon pays natal, la responsabilité de l'œuvre du Seigneur au pays des Barotsi, et je les adjure en son saint nom de ne jamais y renoncer, ce qui serait méconnaître et renier la riche moisson réservée aux semailles qu'elle a accomplies dans la souffrance et les larmes ! »



Tombe de M. et Mme COILLARD

Conclusion

Nous ne serions pas étonné si, de la lecture des pages qui précèdent, il restait dans l'esprit de quelque lecteur superficiel ou peu au courant des affaires du règne de Dieu, une inquiétude, une tristesse, un découragement se traduisant par ces mots : « A quoi bon une telle dépense d'hommes et d'argent pour un si mince résultat ? Car M. Coillard et ses collègues ont beaucoup travaillé, beaucoup souffert, voire perdu la vie, sans avoir à montrer aux amis des Missions de nombreuses conversions de païens et la transformation évidente de la nation des Barotsi, tant dans les affaires religieuses que dans sa vie sociale... »

A cela nous répondrons brièvement par quelques observations basées sur des faits incontestables et significatifs.

En premier lieu c'est en général au prix de grandes souffrances et de douloureux sacrifices que le règne de Dieu se répand dans le monde. Les pionniers de l'Evangile ont, de tout temps, dû « donner leur vie » pour défricher les terrains obstrués par les herbes sauvages du paganisme. Ils y ont usé leurs forces et perdu la santé ou la vie, faisant ainsi des expériences et des sacrifices dont plus tard leurs successeurs ont récolté les fruits. Mais leur abnégation et leurs labeurs n'ont pas été vains ; les vies et l'argent ainsi dépensés n'ont pas été gaspillés : on l'a constaté au jour où la semence si péniblement répandue

sur un sol ingrat put enfin germer et où les premiers épis purent être recueillis.

M. Coillard a terminé sa carrière au milieu de circonstances douloureuses, mais il avait fondé la Mission du Zambèze. Elle était fondée, elle existait. Et elle existe encore, prenant chaque année plus de consistance, et donnant de plus en plus les résultats désirés et espérés par ses fondateurs. Et combien serait plus grande sa prospérité si les Eglises d'Europe étaient en mesure de lui fournir les hommes et les fonds dont elle a besoin, ou simplement de boucher les vides que la guerre et la maladie ont faits dans les rangs de ses ouvriers !

La Mission du Zambèze a prospéré et prospérera encore. Et celui qui l'a fondée peut en paix se reposer de ses travaux. Il a ouvert une porte que personne ne pourra fermer. Et n'est-ce pas un témoignage extraordinaire et convaincant que celui par lequel nous terminerons notre travail ? C'était au commencement de cette année. Le roi des Barotsi, Litia, présentait à une assemblée de près de 2.000 de ses sujets, aux fonctionnaires du Protectorat anglais et aux négociants, le nouveau premier ministre qu'il avait choisi pour exécuter ses volontés. Il prononça ces paroles significatives : « Qu'était notre pays ? Un petit pays inconnu livré au désordre et à l'anarchie, nous précipitant à la ruine. Si nous n'avons pas péri, à qui le devons-nous ? Aux missionnaires. Vous avez été instruits par eux. Ce qui est important par-dessus tout c'est de nous cramponner à ce qui nous a sauvés : l'Evangile de Dieu. C'est lui qui nous a donné la paix. C'est l'Evangile qui nous a fait vivre. »

Les souffrances de M. Coillard et de ses compagnons de service, blancs et noirs, ont abouti aux déclarations si remarquables que nous venons de transcrire, et qui sont à la fois la justification des sacrifices faits dans le passé et le gage des succès qui se produiront dans l'avenir.

« *Ceux qui sèment avec larmes moissonnent avec chants de triomphe.* »

TABLE DES MATIÈRES

La préparation.................................. 7
La carrière au Lessouto........................ 16
La carrière au Zambèze........................ 32
Le premier voyage au Zambèze................. 36
Le second voyage au Zambèze.................. 49
Le troisième voyage au Zambèze.............. 64
Conclusion.. 73

CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT (*personnel intéressé*). — 23.611

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

102, Boulevard Arago

1. *Voyage aux Iles Australes et à Rapa*, par G. BRUNEL, missionnaire à Raiatéa, avec préface sur la *Croix du Sud*, par J. BIANQUIS........ (épuisé) **0 30**
2. *Consciences malgaches*, par G. MONDAIN, missionnaire à Madagascar.................... (épuisé) **0 50**
3. *Un fléau*, par Henri RUSILLON, missionnaire à Madagascar.......................... (épuisé) **0 30**
4. *Rôle religieux de la femme malgache*, par G. MONDAIN, missionnaire à Madagascar..... (épuisé) **0 50**
5. *Everitt Lechesa, le Pasteur Mossouto*..... (épuisé) **0 50**
6. *Ingahy Mpitandrina*, par H. RUSILLON, missionnaire à Madagascar................... (épuisé) **0 25**
7. *Mokamba, un premier ministre chrétien*, par Adolphe JALLA, missionnaire au Zambèze.. (épuisé) **0 30**
8. *Eben'Avo, l'apôtre Pahouin*, par S. GALLEY, missionnaire au Congo français.......... (épuisé) **0 50**
9. *David Livingstone*, par Alfred CASALIS.. (épuisé) **0 50**
10. *Nos indigènes mobilisés*, par G. MONDAIN, missionnaire à Madagascar........................ **3 »**
11. *Silhouettes Zambéziennes*, par Mme Victor ELLENBERGER.. **2 »**
12. *Pierre Sangaré*, par Mme Benjamin ESCANDE..... **1 »**
    franco.. **1 15**
13. *François Coillard*, par H. DIETERLEN......... **2 50**
    franco.. **2 90**

En vente à la Maison des Missions Évangéliques
102, Boulevard Arago, PARIS (XIVe)